

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

BOISÉ SAINT-SULPICE : EXPLORATION DE STRATÉGIES  
DOCUMENTAIRES ET AUTOETHNOGRAPHIQUES DANS UNE PRATIQUE  
DE L'INSTALLATION MULTIDISCIPLINAIRE

MÉMOIRE-CRÉATION  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ARTS VISUELS ET MÉDIATIQUES

PAR  
ANNIE FRANCE LECLERC

JUIN 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier sincèrement ma directrice de recherche, Andrée-Anne Dupuis-Bourret. Je lui suis profondément reconnaissante pour notre complicité, pour sa capacité à me formuler des critiques bienveillantes et toujours pertinentes, enrichissantes. Pour la qualité de son soutien et de sa présence.

Merci à l'artiste et professeur Mario Côté. Le premier à m'avoir lancé le mot jardin. Pour avoir été là, même de loin, à prendre le temps même dans la retraite, pour venir à l'atelier, pour échanger, pour me lancer ses questions énigmatiques toujours justes, révélatrices.

Merci à mes collègues de maîtrise, pour les discussions stimulantes, les encouragements, l'écoute, le partage. Un merci tout spécial à Rémi et à Anthony. Je souhaite aussi remercier les professeur·es Alain Paiement, Blanca Casas Brullet, Claire Savoie et Anne-Marie Ninacs. Elles et il ont marqué mon parcours par leur ouverture, leurs questions et leur générosité.

Merci à ma famille et à mes ami·e·s. Merci à Alice pour le partage de connaissances en biologie et en botanique, pour l'émerveillement, l'amitié douce et sincère. Merci à ma mère qui m'a toujours encouragée à suivre mon cœur, qui m'a transmis son intérêt pour le monde agricole, les plantes et le jardin. Merci à mes grands-parents et à ma mère d'avoir entretenu des jardins inspirants.

Merci à toute l'équipe de la Galerie de l'UQAM (Louise Déry, Anne Philippon, Ariel Rondeau, Johane Lévesque, Philippe Chevrette, Camille Rémillard-Vigneault, Marie-Jeanne Gagnon, Emmanuelle Croteau et Christine Lenoir) d'avoir accueilli mon projet de fin de maîtrise avec enthousiasme et intérêt. Merci à mes complices lors de l'installation,

Rémi, Anthony, Chloé et Étienne. Je tiens à remercier les techniciens de l'École des arts visuels et médiatiques Jean-Philippe Thibault, Alexandre Bérubé, Rémi Martel et André Girard, de même que l'apparitrice Natasha Rock, pour leur bienveillance et leur contribution technique et artistique au projet.

Un merci particulier à Ariel, Étienne et Rémi, pour leurs relectures attentives de ce mémoire, leurs commentaires et leur sensibilité.

Merci à la qualité évocatrice des descriptions de Frère Marie-Victorin dans *Croquis Laurentiens* et à celles d'Henri David Thoreau dans *Une promenade en hiver*. Un plus grand merci encore aux images saisissantes et hyperréalistes formées par l'écriture d'Annie Dillard dans *Pèlerinage à Tinker Creek*. Merci à Robin Wall Kimmerer pour *Braiding Sweetgrass* et la transmission d'une vision et d'une pratique du monde où tout est interrelié, une approche héritée des peuples autochtones et oubliée des peuples colonisateurs. Merci à Gilles Clément qui m'a fait voir le monde tel qu'il est, comme un grand jardin – par-delà notre regard morcelé.

Merci à l'entourage de Virginia Woolf d'avoir jugé pertinent de publier son journal et ses correspondances suite à sa mort. Merci à Virginia Woolf d'avoir entretenu cette correspondance à soi et aux autres avec autant de franchise, d'affection et de simplicité.

Merci à Hervé Guibert pour *L'image fantôme*, qui m'a fait comprendre que mon esprit est peuplé d'images, que la pratique de la photographie est toujours en moi, même lorsque je ne l'exerce pas. Son essai démontre que l'image photographique peut exister par le récit littéraire qui en est fait. Elle prend forme par l'imaginaire dans l'esprit du lecteur·trice. L'écriture de ce mémoire repose énormément sur cette révélation.

Finalement, merci à mon amoureux, Étienne, pour sa présence et son soutien indéfectible.



## AVANT-PROPOS I

Chère lectrice, cher lecteur,

J'approche la recherche-création et sa présentation par un récit autobiographique, en utilisant parfois des techniques propres à la fiction (ex. : intertextualité, m tatextualit , prose, lieu commun).<sup>1</sup> En juxtaposant certains des documents écrits que j'ai accumulés durant mon parcours (journal de terrain et d'atelier, prose et poésie)   des correspondances fictives, l'écriture devient une forme d'autofiction. Les destinataires choisi s pour mes correspondances sont des personnes qui me sont précieuses, ayant joué un rôle clé dans mon parcours : Alice, amie biologiste, Rémi, ami e artiste,  tienne, compagnon de vie et doctorant en histoire de l'art.

L'autofiction me permet de travailler à transformer le soi, de m'inventer « de nouveaux corps, de nouvelles identités et de nouvelles vies ». <sup>2</sup> Elle m'autorise à me projeter avec une agentivité renouvelée pour modifier ma posture en rapport au monde. Je vise à montrer non seulement ce que je vois, ce que je crée, mais aussi le contexte. Mes diff rent s interlocuteurs trices me permettent, dans le récit de la pratique, de prendre la parole par le biais de différentes figures : celle de la conteuse, de la botaniste-biologiste, de la sorcière, de la jardinière. D'une artiste actant. Fidèle à une approche autoethnographique, en ouvrant la porte de mon univers intime et en développant une mythologie personnelle, je vise à transmettre mon expérience à l'Autre, à lui faire vivre par l'affect ce que j'ai vécu et compris.

---

<sup>1</sup> Voir Barbara Havercroft : *Autobiographie et agentivité, répétition et variation au féminin*, in *Politique de l'autobiographie, Engagements et subjectivités*, sous la direction de Jean-François Hamel, Barbara Havercroft et Julien Lefort-Favreau, 2017.

<sup>2</sup> Olivier Asselin et Johanne Lamoureux. (2002). Autofictions. Les identités électives. *Parachute* (105). p. 14

## AVANT-PROPOS II

*2 décembre 2018*

Le Boisé est un jardin. Un jardin qui imite la nature. Façonné par les gens qui l'occupent, aménagé minimalement par la Ville. Pas tout à fait le tiers paysage<sup>3</sup> de Gilles Clément, puisqu'il n'est pas complètement laissé à lui-même, il est plutôt « ménagé » qu'aménagé.<sup>4</sup>

Un endroit mystérieux, lieu de multiples découvertes, de jeux d'observation, de sons, de touchers, d'odeurs. C'est un lieu clos et ouvert à la fois, de vie et de mort, de beauté à contempler, où méditer, à partir duquel on peut se projeter dans l'univers, au-delà des limites du jardin lui-même.

Le Boisé Saint-Sulpice, par sa situation géographique et par la grande fréquentation qu'il connaît, est comme un bijou dans un écrin, une aire à protéger.

C'est un lieu où se promener, pour se détendre ou pour se connecter au rythme des espèces vivantes, autres que l'humain. C'est un monde de vie fascinant, et à chaque visite on peut y découvrir quelque chose de nouveau : quelque chose à observer sur le terrain, quelque chose à ramener avec soi, à observer sur la table de la salle à manger ou à amener en chambre noire pour découvrir son potentiel d'interaction photosensible.

---

<sup>3</sup> Gilles Clément, *Manifeste du tiers paysage* (2014)

<sup>4</sup> Marielle Macé, *Nos cabanes*, p.17 (2019)

*10 janvier 2019*

Je me souviens du Boisé, de ses odeurs, de ce qu'il fait sentir à mes yeux, à mon corps, l'été, quand ça grouille de vie humaine, animale et florale. Je me souviens du Boisé l'hiver, comme mis à nu, quand les feuilles disparaissent et que les éléments urbains qui le bordent sont visibles de partout, inévitables, frustrants. Son sol parfois bouetteux, slusheux, d'autres fois bien enneigé, tapé par le pas des passant·e·s ou encore moelleux, lorsque la poudreuse le recouvre. Je me souviens que j'aimerais amener mes collègues le visiter, le partager avec elles et eux, même si cela – la rencontre avec le réel – briserait peut-être leur capacité à se laisser berner/bercer par l'image que j'en construis et que je leur propose.

*21 janvier 2019*

Rendez-vous de massothérapie aujourd'hui. Durant le massage, avoir l'idée que le Boisé est un corps. Un corps composé d'organes, de tissus, de réseaux, de veines, de tendons, de muscles, d'os. De pathologies.

Que ses contours sont comme la fine membrane recouvrant le cerveau et la moelle épinière qui flottent dans un grand contenant de verre, vertical et rectangulaire, rempli de formol, au Musée Médical Maude Abbott de l'Université McGill.

Y'a les plantes, les arbres, les racines, la terre, les animaux, les sentiers, les cachettes, les humains, les bruits, les sons, la lumière, les interdits. La paix, le bien-être.

Ce qu'on voit de l'extérieur, c'est la peau.



## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS I.....	v
AVANT-PROPOS II.....	vi
LISTE DES FIGURES.....	x
RÉSUMÉ.....	xi
INTRODUCTION .....	1
Mardi 5 janvier 2021 .....	2
un souci d'eau en préparation, de petits bourgeons. Les fleurs sont pour bientôt .....	7
CHAPITRE I ENTRER EN RELATION DE RÉCIPROCITÉ, CHANGER DE POSTURE : ÊTRE <i>DANS</i> LE MONDE.....	8
<i>18 janvier 2021</i> .....	9
Vendredi 28 mai 2021.....	14
en communion, prendre soin .....	20
Jeudi 3 juin 2021 .....	21
<i>25 juin 2019</i> .....	26
malgré les envahissantes, les oiseaux eux aussi persistent.....	27
CHAPITRE II L'ARCHIVAGE DU SENSIBLE : CUEILLIR DES EMPREINTES. 28	
<i>23 juin 2021</i> .....	29
Mardi 27 juillet 2021 .....	33
trouver mes repères.....	38
<i>16 février 2019</i> .....	39
<i>14 mars 2019</i> .....	41
la vie s'écoule à la surface du papier.....	43
<i>19 décembre 2019</i> .....	44

que la matière prélevée continue de vivre dans mes œuvres .....	47
CHAPITRE III LE PARTAGE D'UNE NOUVELLE EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE : LE JARDIN IMAGINAIRE .....	48
<i>28 juillet 2021</i> .....	49
Mercredi le 18 août 2021 .....	51
<i>13 avril 2020</i> .....	56
Vendredi 8 octobre 2021 .....	58
la lumière qui t'effleure, te jaunit.....	64
CONCLUSION .....	66
<i>10 octobre 2021</i> .....	67
Vendredi 17 décembre 2021 .....	69
ANNEXE A .....	73
BIBLIOGRAPHIE.....	75

## LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1.1 Détail de <i>Carte printanière des sentiers, des plantes et des arbres du Boisé St-Sulpice, 2 juin 2019 (retouchée le 16 juin 2019)</i> , 2019. Graphite et crayons de bois sur papier Arches, 12x17 pouces .....	13
1.2 <i>Habiter l'espace</i> , 2019. Impression photographique sur papier Verona, 30x40 pouces. Auto-documentation au sténopé de la marche-performance <i>Cueillir, prendre soin, construire son nid</i> , d'une durée de 1 h 30 min .....	25
2.1 <i>Peuplier deltoïde et nerprun bourdaine</i> , 2020. Encres végétales sur papier sans acide, 8x10 pouces .....	32
2.2 <i>Sédimentations I</i> , 2018. Photogramme de pigments liquides obtenus à partir de plantes (sumac vinaigrier, aster de Nouvelle-Angleterre, héliopsis faux-hélianthe, aster à feuilles cordées, tanaïsie vulgaire) sur papier photosensible couleur, 30x46 pouces .....	37
2.3 <i>Dans le jardin je me suis retrouvée</i> , 2019. Performance-laboratoire d'une durée d'une heure. Documentation photographique de la performance par Rémi Belliveau (images du haut) et Annie France Leclerc (image du bas). .....	46
3.1 <i>Le souffle de l'Image</i> , 2019. Plan tiré de la documentation vidéo de la performance, 4 min 9 sec. ....	50

## RÉSUMÉ

L'exposition *Par-delà la forêt se trouve un jardin*, de même que ce mémoire, mettent en scène la relation intime que j'ai développée au fil des années avec le parc du Boisé-de-Saint-Sulpice. Ce petit boisé urbain protégé, d'une superficie de sept hectares, est situé dans le quartier Ahuntsic à Montréal. Par ces deux moyens, j'explore les questions de biodiversité, d'espèces envahissantes, de soin et de réciprocité. *Par-delà la forêt se trouve un jardin*, en montre à la Galerie de l'UQAM du 14 mai au 16 juillet 2021, présentait une installation immersive brouillant la frontière entre documents et œuvres. Elle incarnait l'évolution de mon rapport à ce lieu et à la nature, en passant d'une posture contemplative à une posture active, plus consciente des phénomènes biologiques et écologiques à l'œuvre. L'exposition faisait également état de mon processus, non seulement marqué par la collecte et la présence attentive aux êtres vivants et aux matières que je rencontre, mais également par la recherche, l'acquisition de connaissances et le désir de transmission. Le mémoire-crédation, quant à lui, se présente sous la forme de récits épistolaires, de notes d'atelier, de récits de terrain ainsi que de poésie, et ce à partir d'une posture autoethnographique : la subjectivité prend une place importante aussi bien dans l'écriture que dans la création. Cet agencement de formes textuelles me permet de respecter l'aspect fragmentaire et sédimentaire de ma pensée et de mon processus ; de partager ma parole d'artiste d'une voix intime, réflexive et ressentie ; d'établir une proximité avec le·la lecteur·trice, en écrivant sur le ton de la confidence à des personnes proches, tout en ayant l'espace pour discuter des réflexions artistiques et théoriques qui émanent de mes années de recherche à la maîtrise ; d'employer une voix autobiographique, d'exprimer des doutes, des convictions et des ressentis, et de faire affleurer des images à l'esprit du·de la lecteur·trice.

Mots clés : document, installation, récit, jardin, collecte, soin, indicialité, processus, nature, autofiction, photographie, parc du Boisé-de-Saint-Sulpice, interconnexion, biodiversité, plantes envahissante

## INTRODUCTION

Mardi 5 janvier 2021

Chère Alice,

Je voulais amorcer cet échange en te racontant ma rencontre avec le parc du Boisé-de-Saint-Sulpice.<sup>5</sup> La relation intime que j'ai développée avec ce lieu est devenue le centre de ma recherche-crédation de maitrise. Au fil de mes explorations et de mes questionnements, ma pratique photographique a peu à peu cédée la place à de nouvelles stratégies documentaires. Elles se sont infiltrées dans ma pratique et se sont traduites par l'usage de nouveaux médiums. Notamment le dessin, les arts d'impression, la vidéo, le textile, l'installation et la performance. J'ai poursuivi mes recherches sur la relation entre un lieu et un individu, plus spécifiquement ici, la relation entre le Boisé Saint-Sulpice et moi. Une approche dans la lenteur, plus artisanale que le travail photographique en chambre noire, s'est imposée. Les plantes sont en quelque sorte devenues ma matière première. Elles me permettent de fabriquer des encres et des teintures. Une grande part des réflexions qui déclenchent ma recherche-crédation sont affiliées à une prise de conscience personnelle et à des événements de ma vie. Ceux-ci teintent le travail de nuances subjectives qui me sont propres, que je reconnais et que j'assume.

Comme mon grand-père Maurice qui savait si bien raconter les histoires, j'ai envie de te partager ce récit qui m'est précieux et qui façonne ma vie depuis maintenant plus de cinq ans.

---

<sup>5</sup> Celui que je nomme affectueusement le Boisé ou encore le Boisé Saint-Sulpice, porte l'appellation officielle de « parc du Boisé-de-Saint-Sulpice ». En nommant à ma façon ce lieu je me l'approprie, je m'autorise à en parler librement, à partir de ma rencontre personnelle avec lui, de mon imaginaire et des expériences que j'ai vécues, sans me soucier du point de vue des autres ou de respecter une forme d'objectivité par rapport à ce lieu. C'est pourquoi je le nomme ainsi tout au long de ce texte.

*Montréal, juin ou juillet 2016.*

Tôt en matinée, j'enfourche mon vieux Peugeot blanc pour me rendre au travail. La chaleur est déjà très intense, une canicule s'annonce sur l'île. Google Maps me recommande un trajet plus rapide par Lajeunesse, mais je décide de passer, pour la première fois, par la piste cyclable sur Christophe-Colomb.

En dépassant le Complexe sportif Claude-Robillard, la piste cyclable s'éloigne un peu de la rue et longe un petit boisé. Je suis happée par la fraîcheur qu'il dégage malgré la chaleur qui s'installe. En le voyant, tout vert, feuillu, touffu et luxuriant, je pense tout de suite à la forêt entourant ma maison d'enfance. J'en parle en arrivant au boulot, et ma collègue Sylvie, ahuntsicoise depuis toujours, me raconte ses souvenirs de ce lieu. Après y avoir pensé toute la journée, je retourne au Boisé à la fin de mon quart de travail. Je le traverse rapidement à vélo alors que le soleil se couche. Je suis séduite par cette forêt en ville. Des panneaux informatifs, sensibilisant les passant·e·s à la protection de la biodiversité, sont installés à divers endroits de ce petit boisé de sept hectares. Je me promets d'y revenir dès que j'en aurai l'occasion. Quelques jours plus tard, armée de ma fidèle caméra 645 (qui est pratiquement une extension de mon corps, comme tu le sais !), j'ai commencé à photographier l'endroit de manière exhaustive.

J'ai créé des images très contemplatives, relevant du document, du constat, mais aussi du romantisme et de l'illusion. Mes intérêts principaux sont les plantes et les arbres, la façon dont la lumière tombe sur eux et met en relief leur caractère. Employant la photo documentaire combinée à une approche lyrique<sup>6</sup> comme outil pour traduire ma relation à ce lieu, mon étonnement et ma fascination, je suis vite rattrapée par mon désir de découverte. La photographie n'arrive plus à me satisfaire. Elle me permet de tout voir,

---

<sup>6</sup> Je me réfère à la définition qu'en a faite Walker Evans lors d'une conférence à l'Université de Yale en 1964, et résumée ainsi par John Hill (*Walker Evans : Lyric Documentary*, 2006) : « He [Evans] said that he did not know when he first connected the two words - lyric, which suggest the subjective and personal emotions, attached to documentary which denotes the objective recording of fact. In linking the two, Evans cleverly devised a phrase with a fascinating tension of hot and cold that perfectly suited his work. »

mais je reste là, sans toucher, sans sentir, sans écouter, sans goûter, ou presque. Je veux pouvoir vivre — et transmettre — une expérience complète. Je veux observer le Boisé sous toutes ses coutures, découvrir ce qui n'est pas visible. Petit à petit, au fil de mes visites, je le fais mien, j'en récolte des parties.

Cela me fait du bien. À chaque fois que j'y suis, je me sens comme dans la forêt sainte-blandinoise où j'ai grandi. Le Boisé a son essence propre, distincte de la forêt de l'enfance ; une fragilité et une puissance qui découlent de son emplacement dans la trame urbaine. Certains de ses mystères demeurent inaccessibles, invisibles à l'œil nu, à la forme statique et aplatie produite par l'appareil photographique. Je veux tenter de le découvrir, de le découdre, de toucher ses racines, de le comprendre et de le traduire par-delà ce que la caméra permet d'écrire.

Ma rencontre avec le Boisé se produit surtout par la marche, l'observation attentive, la contemplation, la lenteur, la disponibilité active. La cueillette et la collecte, toujours parcimonieuses et respectueuses, font souvent partie de mon rituel lorsque je visite le Boisé. Mais je m'y retrouve aussi parfois « sans mission », uniquement pour le plaisir de la rencontre (y être, fusionner).<sup>7</sup>

Depuis que je suis petite, j'ai l'habitude d'entendre ma mère me citer le nom des plantes qui nous entourent. « Ça, c't'un champ de blé. Pis ça, un champ d'orge. Cette plante-là, c'est de la vesce jargeau : ses petites fleurs bleues se mangent. Tiens, goûte. » Partant de cet héritage, j'ai développé le réflexe de chercher à connaître les plantes que je rencontre,

---

<sup>7</sup> Paul Ardenne, dans *Un art écologique* (2019), évoque l'excursion de Pétrarque, le 26 avril 1335, alors qu'il escalade le Mont Ventoux en compagnie de son frère, à une époque où la nature est synonyme de grands dangers. C'est son expérience de fusion avec la nature qui m'interpelle : « Pétrarque, fasciné par la beauté de l'environnement où il progresse, fait bien une expérience de fusion. Il est *dedans*, comprendre : il forme le sentiment d'appartenir au monde, d'en être un élément constitutif et non pas séparé. » (p. 27) C'est comme ça que je me sens lorsque je me retrouve seule, au Boisé. Ressens-tu ça aussi parfois? Quand, à quel endroit?



au moins par leur nom. De les cueillir, d'en faire des bouquets, un herbier. Tu vois, c'est un moyen pour moi de me relier. Tout ça s'est amplifié depuis que je m'intéresse au Boisé.

En fait, même quand je ne suis pas au Boisé, j'ai l'impression qu'on est ensemble. Parfois, il m'apparaît au détour d'une pensée, surgissant dans mon quotidien, que je me trouve en plein centre-ville de Montréal ou dans une forêt du Bas-Saint-Laurent. Une image, une odeur, la reconnaissance d'une espèce particulière, un éclair de lumière à travers des branches, le mouvement des arbres, le son d'un animal qui fouine dans les feuilles mortes ou encore les paroles indiscernables émanant d'une discussion me ramène à lui, comme une machine à voyager dans le temps et l'espace.

Tu sais que mon père s'est enlevé la vie lorsque j'étais enfant. Je suis toujours surprise quand de nouvelles informations se révèlent à moi, même vingt-sept ans plus tard. Pour avoir échangé avec d'autres endeuillé·e·s par suicide, je sais que je ne suis pas la seule à porter en moi des questions qui ne trouveront jamais de réponses, le sentiment de culpabilité, l'impression d'avoir failli à l'autre. Des énigmes que je croyais résolues sont parfois réveillées par de nouveaux indices, par des discussions inattendues. Je vois un parallèle entre mon processus de deuil et les découvertes inépuisables que je fais au Boisé : alors que je crois le connaître comme le fond de ma poche, j'apprends constamment de nouvelles choses à son sujet. Certains symboles apparaissent chez l'un puis chez l'autre, parfois dans des coïncidences temporelles assez surprenantes. Il y a l'exemple de cette valise que mon père avait laissée, le jour de sa mort, au pied des bouleaux derrière la maison. Ma mère m'en a parlé pour la première fois alors que, seulement quelques semaines plus tôt, j'avais découvert une valise abandonnée au Boisé, une valise qui introduisait la peur dans ma relation à ce lieu. De telles analogies entre mon rapport à ma forêt d'enfance et au Parc du Boisé-Saint-Sulpice se sont révélées tranquillement, au fil des rapprochements entre plantes, arbres, animaux, sentiments et expériences. J'ai pu comprendre pourquoi je m'intéressais à ce parc.

Ces deux forêts, sans s'équivaloir, ont des fonctions assez similaires pour moi. Au niveau de l'affect, elles me permettent une profonde connexion à moi-même et au monde. Ma façon de présenter mon travail, par le biais d'assemblages et d'associations de fragments, émule le rêve, la mémoire, les souvenirs qui nous filent entre les doigts et qu'on essaie de fixer comme on fixerait une image en chambre noire. Tout cela ressemble à ce que je vis depuis le décès de mon père, alors que je tente de comprendre et de reconstituer ce récit dans le fil de ma vie.

Voilà pour la petite histoire. J'espère que tu pourras bientôt venir visiter le Boisé avec moi et m'enseigner des choses sur sa biologie, ses plantes, ses oiseaux, ses différents milieux. C'est un rendez-vous ?!

D'ici là, prends bien soin de toi, chère amie.

Avec toute mon affection,

Annie France xx

plantes printanières  
chélidoines  
et alliaires se pointent

peupliers deltoïdes en fleurs  
je veux en cueillir plein pour faire  
une décoction

petits cônes fleuris rouges

forsythia  
érythrones – plein de nouvelles talles  
sanguinaires en fleurs, découverte d'une colonie  
ma foi, c'est presque un champ

j'ai cueilli deux pousses d'érable à Giguère,  
ramenées à la maison, plantées

je me suis trouvé de beaux morceaux  
de rouille pour faire de l'encre  
(près du champ de sanguinaires)

un tout petit peu de tussilage  
de l'anthesisque à perte de vue

à l'angle du ruisseau

un souci d'eau en préparation, de petits bourgeons. Les fleurs sont pour bientôt

CHAPITRE I  
ENTRER EN RELATION DE RÉCIPROCITÉ, CHANGER DE POSTURE :  
ÊTRE *DANS* LE MONDE

18 janvier 2021

Le Boisé, vu de haut, forme un espace somme toute assez rectangulaire. Lorsqu'on en fait le tour, on voit surtout des espèces dites envahissantes, premières colonisatrices d'un espace en friche. Ce sont elles qui en façonnent le contour, qui le bordent. Cet ourlet est constitué de peupliers deltoïdes et tremuloïdes, d'érables de Norvège et d'érables à Giguère. Le regard se détache des cimes pour glisser doucement vers le sol : il croise les sumacs vinaigriers, les nerpruns cathartiques et bourdaines, les chèvrefeuilles de Tartarie, les vignes, les anthriscues des bois, les alliaires officinales, les bardanes, les asters et toutes les autres espèces qui peuplent le Boisé.

Quand on entre par le sentier au coin de la rue Legendre et de l'avenue Christophe-Colomb, on traverse une peupleraie, dont les petites feuilles s'ébruitent sur notre passage. On aperçoit un corridor d'anthriscue des bois et d'érythrones d'Amérique. Un sentier nous amène au secteur de l'*Étang*. On peut y observer l'un des seuls saules du Boisé. Ses feuilles, du bout de ses branches pendantes, flattent la surface de l'eau. Aux rebords de la mare se trouvent de petites algues roses, dont la forme me rappelle l'allure de l'*Usnea barbata*, aussi appelée cheveux de sorcière, petit lichen vert-de-gris que je vois souvent accroché aux branches des conifères, lorsque je marche dans la forêt entourant ma maison d'enfance.

Revenons à l'eau de l'étang, bleuie par le reflet du ciel. L'étendue est ceinturée de feuillages foisonnants, d'arbres, de plantes terrestres et aquatiques, notamment d'*alisma plantago*. De ce tableau aux dégradés de verts se détachent les fleurs jaune vif des iris des marais et des soucis d'eau, les délicates touches orangées des impatientes du Cap et les motifs rouges et striés des lobélies cardinales. En quittant ce terrain marécageux pour se rendre vers le sentier principal, celui qui coupe le Boisé en deux sur son côté le plus court entre Émile-Journault et Legendre, on longe une toute petite clairière éclairée à contre-jour et parsemée d'anémones du Canada et de muguet des bois. Arrivée à l'intersection, plutôt que de suivre

le chemin principal, je poursuis ma route vers le tiers restant du boisé, et me dirige vers *Les Fondations*.

Situées en haut d'une petite côte, on y retrouve d'immenses roches, des blocs de béton fracassés, des briques délaissées. Un empilement de pierres plates forme un endroit assez grand où l'on est porté à s'asseoir. J'y trouve fréquemment les traces d'un feu de camp et une fois, je suis tombée sur les traces d'un rituel composé de feuillage, de bouts de bois, de morceaux de verre brisé et de dix cents. Tout autour s'élèvent des cabanes éphémères, construites avec les branches et les troncs jonchant le sol forestier. Leur structure, souvent appuyée contre un arbre vivant, rappelle la forme d'un tipi. Il m'arrive d'y entrer, de m'y asseoir, pour voir l'effet que ça fait. Je n'y reste jamais bien longtemps. J'ai d'abord cru que des groupes scolaires les fabriquaient, mais elles ont perduré au fil des années, et se sont multipliées durant le grand confinement de la pandémie. Les personnes à l'origine de ces constructions demeurent un mystère.

Guidée par mon esprit d'aventure, je poursuis ma visite en dehors des sentiers, en me dirigeant vers le sud/sud-ouest. Au printemps, on y voit fleurir une talle de grande chélidoine dans un talus de terre noire. Cette plante aux petites fleurs jaunes posées sur de longues tiges est entourée de feuilles en rosette. Sa sève jaune-orange était autrefois utilisée pour traiter les verrues. Espèce importée d'Europe pour ses vertus médicinales dans les années 1600, on dit que ses peuplements denses peuvent nuire aux semis d'arbres indigènes qui ne reçoivent pas la lumière dont ils ont besoin. Ici, elle ne pose pas problème. En fait, c'est plutôt elle qui se trouve à être « menacée », de plus en plus encerclée par l'anthesis des bois (aussi appelée cerfeuil des bois), une autre envahissante.

Je quitte cet espace pour sortir du Boisé et me rendre à sa lisière, en direction de *La Friche*. J'émerge près du chèvrefeuille de Tartarie qui, en mai, se garnit de fleurs rosées délicates et odorantes, auquel s'entremêlent des tiges de vigne vierge grimpante qui s'entortillent et s'accrochent à ses branches pour aller chercher la lumière. La vue donne sur un espace

ouvert. Juste un peu plus loin, on aperçoit le cégep Ahuntsic et son stationnement. Cette friche est un champ de fleurs sauvages, de mauvaises herbes diraient les mauvaises langues, où se trouvent quelques arbres, surtout des peupliers deltoïdes, et de nombreuses talles de nerprun où je récolte des fruits pour mes encres et mes teintures. À chaque été et à chaque automne, cette zone se peuple en alternance de monarde fistuleuse, d'héliopsis faux-hélianthe, de carotte sauvage, d'hélénie d'automne, de mélilot blanc, d'asclépiade, de valériane, de millepertuis, de tanaïs, de bardane, d'asters à feuilles cordées, d'asters à feuilles lancéolées, et d'asters de Nouvelle-Angleterre. Les fleurs violettes de ces dernières laissent sur mes doigts une résine à l'odeur sapineuse enivrante. C'est là, mis à part l'*Étang*, où j'aime le plus passer mon temps durant l'été et l'automne. Beaucoup de petits oiseaux y jouent et y discutent, parmi les herbes hautes.

Au printemps, je me promène dans toute la superficie du Boisé, alors que le sol dégagé de la neige révèle ses innombrables trésors, matières abandonnées par les visiteurs·euses durant l'hiver ou précédemment. Près du *Cimetière des escargots* et de la *Clairière aux fougères* se trouvent de nombreux spécimens d'arisèmes petit-prêcheurs. Cette plante est aussi connue sous le nom d'oignon sauvage, même si elle n'est pas comestible et qu'elle n'a rien à voir avec un oignon !

C'est à ce moment de l'année que je peux m'immiscer dans des zones qui seront rapidement prises d'assaut par des plants d'arbres et d'herbacées, qui deviendront branchages et feuillages foisonnants durant la saison. Au mois de mai, j'en profite pour observer (avec le plus grand souci du monde pour éviter d'écraser les pousses) la floraison des magnifiques sanguinaires du Canada, une espèce vulnérable, et celle des érythrones d'Amérique, ces vivaces qui mettent dix ans avant de fleurir pour la première fois. Leur survie découle du fait qu'elles se trouvent en dehors des sentiers, entourées d'herbe à puce. Les gens ne s'y aventurent pratiquement pas. Cela permet à ces espèces de reprendre du territoire, avec la menace réduite d'être arrachées par le·la visiteur·euse qui serait séduit·e par leurs charmes, mais qui ignorerait tout de la fragilité de leur survie.

C'est aussi au printemps, en m'approchant du cœur du Boisé, qui est peuplé d'ormes d'Amérique et d'érables argentés centenaires, que je peux profiter de l'éclosion des têtes de violon, à la *Clairière aux fougères*. Il y a moins d'herbe à puce qu'ailleurs et je peux me permettre de m'asseoir par terre, contre un grand tronc d'érable, dans mon *sit spot*. J'arrête de bouger, de faire du bruit, pendant de nombreuses minutes. Je deviens attentive à ce qui apparaît lorsque je prends moins de place. Chaque année, j'ai la chance d'y observer le retour du couple d'Éperviers de Cooper, et l'éclosion de la vie de leur petite famille tout au long de l'été, jusqu'à leur migration à l'automne. Le Boisé Saint-Sulpice pour m'évader, m'oublier, faire place à l'introspection, à l'écoute, à ce qui m'entoure. Y être, en coexistence. L'avoir comme image mentale ensuite, comme dans un songe.



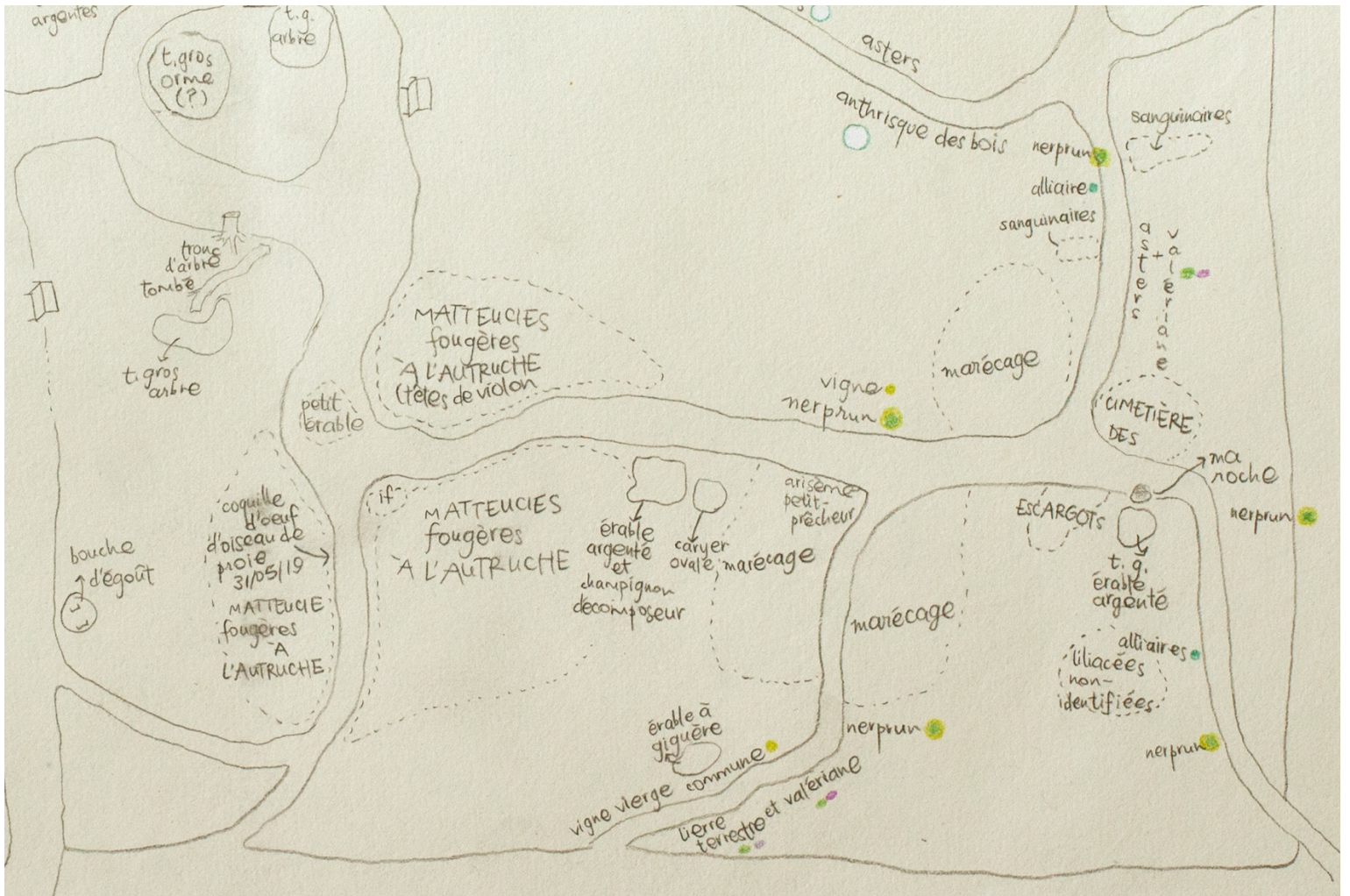


Figure 1.1 Détail de Carte printanière des sentiers, des plantes et des arbres du Boisé St-Sulpice, 2 juin 2019 (retouchée le 16 juin 2019), 2019.

Vendredi 28 mai 2021

Mon amie,

Les mois ont défilé à toute vitesse depuis notre échange de janvier. J'ai reçu en février la confirmation que mon exposition de maîtrise se tiendrait à la mi-mai et je me suis retrouvée dans un tourbillon intense pour terminer mon travail et résoudre mon installation à temps. J'ai un peu négligé notre amitié et j'en suis désolée.

La préparation de mon exposition m'a forcée à assumer la place centrale qu'occupent les plantes envahissantes dans ma recherche-crédation. Je me souviens de l'intérêt d'une professeure invitée, Blanca Casas Brullet, durant ma première session à la maîtrise. De son soutien, de nos échanges riches et stimulants. Je me rappelle surtout de questions marquantes, nécessaires, lorsque je faisais mes premiers photogrammes à partir des décoctions de plantes. Elle m'a demandé, « quelles plantes as-tu choisies ? Pourquoi ? » Elle entrevoyait que cette question était déterminante pour mes explorations à venir. À ce moment-là, j'avais utilisé des plantes qui poussaient en abondance au Boisé. En les étudiant, j'ai appris que certaines d'entre elles étaient considérées comme envahissantes par les spécialistes des plantes de ce monde. Blanca m'a mise en garde : un parallèle avait été fait entre plantes envahissantes, mauvaises herbes et populations migrantes, dans des cercles de droite, en Europe. C'était loin d'être mon intention.

J'ai poursuivi mon exploration avec les espèces envahissantes, tout en apprenant plus largement sur toutes les plantes qui habitent le Boisé, en les répertorient à l'aide de l'application iNaturalist. Ça m'a permis de me constituer une sorte d'encyclopédie des plantes que j'ai pu y rencontrer. J'ai fait une recherche pour mieux comprendre ce qui est défini comme une espèce envahissante et comme une mauvaise herbe, pourquoi on ne les aime pas, en quoi elles constituent une menace. Je t'en fais une récapitulation dans les

prochaines lignes. Dis-moi si tu as des informations à ajouter à ces explications et qui pourraient en préciser ma compréhension.

D'abord, on peut classer les espèces envahissantes soit comme exogènes ou indigènes. Se trouvant dans son aire de répartition naturelle, une espèce indigène peut être caractérisée comme envahissante lorsqu'elle a un grand pouvoir de colonisation, lorsqu'elle est une des premières à accaparer un territoire, notamment un terrain en friche ou perturbé, comme c'est le cas suite à un feu de forêt. C'est une plante qui grandit, se reproduit et se multiplie très rapidement et qui occupe beaucoup d'espace racinaire. Des plantes compétitrices et des insectes vivant dans son aire de répartition naturelle contribueront organiquement, la plupart du temps, à stabiliser son expansion. Une espèce exogène, quant à elle, se retrouve à l'extérieur de son aire de répartition habituelle et s'y développe avec un franc succès. Elle peut y avoir été introduite volontairement ou non. Toutes les plantes exogènes ne sont pas nécessairement envahissantes. Elles le deviennent lorsqu'elles progressent de façon phénoménale, quand elles se retrouvent dans un milieu où les espèces de faune et de flore compétitrices n'ont pas été introduites. Certaines dégagent des toxines, par leur système racinaire, qui empêchent toute autre plante de s'y établir. On appelle ça de l'allélopathie, je crois. Je te donne comme exemple une plante très envahissante au Boisé : le nerprun cathartique. Les toxines libérées par ses racines ont cet effet repoussoir ; je le vois un peu comme une blessure interne qui ne cesse de saigner, empêchant la venue d'éléments qui viendraient équilibrer la situation et favoriser la guérison... En plus d'avoir un impact de déséquilibre sur l'écosystème, qui n'a pas les ressources pour se rééquilibrer, l'établissement de ces espèces peut avoir un impact sur la santé humaine ou encore sur l'économie. Sans parler de la réduction de la diversité biologique.

Celles qu'on qualifie de mauvaises herbes (ou adventices pour les plus polis) sont les plantes qui se retrouvent là où l'humain préférerait qu'elles ne soient pas, principalement parce qu'elles affectent l'efficacité ou le rendement dans nos plates-bandes, nos jardins ou nos champs. Dans un espace aussi petit et fragile que le Boisé, des espèces menacées telles

que la sanguinaire du Canada pourraient facilement disparaître si aucune mesure de soin n'est prise pour préserver la qualité de leur environnement. On m'a demandé, à plusieurs reprises, en quoi cela était important de se soucier des espèces envahissantes et de leur impact sur un écosystème. On m'a dit, « la nature, elle devrait pouvoir se rééquilibrer par elle-même, non ? » Tu as sûrement déjà entendu ça, toi aussi ? J'ai l'impression que ce raisonnement vient de la conscience d'avoir déjà suffisamment altéré l'écosystème planétaire, et que l'humain ferait peut-être mieux de ne plus intervenir. De mon côté, plus je me renseigne sur ces choses, plus je crois que nous devons dépasser ce sentiment de culpabilité et agir pour tenter de réparer les erreurs (volontaires ou pas) du passé. Qu'en penses-tu ?

Les plantes ont pris une place centrale dans mon projet de création. Ces espèces envahissantes et mauvaises herbes, sont souvent, tout à la fois, médicinales et tinctoriales. Elles sont reconnues et utilisées depuis des temps anciens pour nous aider à vivre, et à vivre bien. Pour manger, se parfumer, écrire, peindre, teindre nos vêtements, guérir et prendre soin : elles ont toutes ces fonctions et nous rendent tous ces services. Les progrès dus au colonialisme, à l'industrialisation, à la globalisation et au capitalisme nous ont éloignés de leur source, des plantes elles-mêmes, de leurs cycles et de leur vitalité. Dans mon travail, j'ai voulu mettre en valeur la richesse de ces plantes dévalorisées, révéler ce qu'elles peuvent communiquer par le potentiel de la couleur. Je les ai transformées en pigments liquides sous forme de décoction, puis en encres et en teintures végétales, pour réaliser des œuvres photographiques, peintes, dessinées et textiles. J'ai introduit de nouveaux procédés dans ma pratique photographique, comme le photogramme, le cyanotype, l'autoportrait et le paysage au sténopé. J'ai exploré d'autres médiums affiliés à l'image, comme les arts imprimés, le dessin, la vidéo, mais aussi la performance. La collecte d'objets et d'éléments naturels m'amène à vouloir les organiser et les assembler de façon à les présenter dans un mode installatif. Cette matière me parle, et je veux lui laisser la chance de s'exprimer dans un contexte de galerie. L'installation me permet d'associer ces objets collectés avec ce que j'appelle les *œuvres-documents*, dans un désir de brouiller la

frontière entre document et œuvre. Je considère que toutes mes œuvres portent en elles le statut de document. Elles sont les traces d'un moment, l'empreinte d'une interaction entre les plantes, de leur rapport avec la matière textile, photographique ou papier, ou encore le témoignage d'une performance ou d'une action.

Alors que je t'écris ces mots, l'exposition est ouverte au public depuis deux semaines. Un phénomène que je n'avais pas envisagé se produit : certaines des personnes visitant l'exposition se rendent par la suite au Boisé pour le découvrir. La question de la situation géographique est importante dans ce phénomène ; le fait qu'aussi bien l'expo que le Boisé soient à Montréal rend ceci possible. Je présume que la présentation de cette exposition dans une autre ville, une autre région, pourrait inciter les gens à s'éveiller à un lieu du même type dans leur environnement. Je suis enthousiaste à l'idée que la spécificité de ce projet très « situé » aurait le potentiel d'amener les gens à se préoccuper de lieux du même type dans leur localité.

Certaines personnes m'ont demandé pourquoi je ne réalisais pas une installation directement au cœur du Boisé Saint-Sulpice pour mon projet de fin d'études. C'est une idée que j'ai rapidement écartée après y avoir réalisé une performance. Je ne désirais pas augmenter la menace à la biodiversité par l'achalandage qu'aurait pu produire une telle installation. L'équilibre de son écosystème est déjà bien précaire, dans l'état de fragilité et de perturbation occasionné par l'usage actuel qu'en font les citoyen·ne·s. Il y a là une question de considération, de soin, de respect du lieu, de son écosystème et de sa biodiversité. Ça entre en correspondance avec mes valeurs et la philosophie que j'ai développée ces dernières années, en regard de ce petit espace naturel en milieu urbain très fréquenté. En créant cette évocation de la nature dans la salle d'exposition, j'espère susciter une réflexion par le manque, par l'absence de ce qui est évoqué. Je souhaite interpeller le·la regardeur·euse à se questionner sur sa propre fréquentation de la nature, sur son niveau de connaissances et d'intimité avec elle. Je croise les doigts en espérant que pourra en

découler une réflexion, pour reconnaître que nous sommes une partie de la nature, que nous n'avons pas à la dominer, que nous pouvons encore moins prétendre la posséder.<sup>8</sup>

Tout ceci teinte et transforme mon approche à la création. La question de la coopération avec la nature, dans un processus d'échange entre elle et moi, prend toute son importance. J'entre en contact direct avec la nature dans ma création, en y prélevant avec frugalité<sup>9</sup> les matériaux dont j'ai besoin. Une relation intime se forme lors de la collecte et se poursuit lors de la transformation des matériaux en œuvres. Mes actes de soin et ma responsabilisation face à la nature s'affirment de plus en plus dans mon processus de création. Par ailleurs, le contact avec la nature m'ancre dans un processus de vie et de guérison. Elle me donne matière à créer. Elle me permet de prendre du recul sur mes agissements et sur ceux de mes contemporains. J'ai le sentiment que le soin se fait dans les deux sens, qu'il y a là une réelle relation d'échange et de réciprocité, même si je sens que le Boisé me donne bien plus que ce que je lui rends. J'en suis profondément reconnaissante.

Je te réécris bientôt !

Sincèrement,

Annie France

---

<sup>8</sup> Les pensées de Virginie Maris (2018), de Baptiste Morizot (2020a et 2020b) et de Robin Wall Kimmerer (2013) nourrissent ma philosophie à ce sujet.

<sup>9</sup> Dans *L'écosophie ou la sagesse de la nature* (2017), Serge Mongeau cite Henryk Skolimowski (p. 90) pour nous parler de la frugalité, en tant que forme de richesse et non pas de pauvreté. Il explique comment la frugalité démontre notre sens des responsabilités et notre respect envers les êtres vivants et non vivants que nous identifions communément comme « ressources » dans notre univers capitaliste-extractiviste. La frugalité renvoie à une prise de conscience, comme quoi les plus belles choses sont gratuites et que nous devons les utiliser avec modération pour que le plaisir demeure.

je vais toucher les plantes endormies  
partager avec vous ce que j'y lis  
jusqu'à ce que le sentiment d'intimité  
vous habite aussi.

nous savons soigner les forêts (mais le faisons-nous ?)  
et elles savent s'occuper de tout.

emportée par l'eau qui s'écoule  
je m'amenuise à tout habiter

blottie dans le ventre de l'arbre  
enfin de terre et de feuilles  
je dors avec elles

en communion, prendre soin  
de l'invisible qui réside dans le visible  
rapport intime au paysage, cueillir  
se recueillir.  
repaire obscur pour les uns, repère lumineux pour les autres.



Jeudi 3 juin 2021

Chère Alice,

Dans ta dernière lettre, tu me demandes comment s'est développée une appartenance aussi forte au Boisé Saint-Sulpice, le sentiment d'y être chez moi. Tu t'en étonnes, puisque c'est pourtant un lieu public fort achalandé, en plein cœur d'un quartier résidentiel. Il est vrai que ce lieu est devenu synonyme de «chez moi». J'y développe de petites mythologies, des croyances que j'entretiens face au paysage naturel et «sauvage», aux plantes rencontrées. J'y exerce des rituels simples en réfléchissant aux connexions spirituelles entre les phénomènes que j'observe, et qui m'amènent à concevoir au-delà du regard de la botaniste-biologiste. Le Boisé est devenu central et générateur de ma recherche-crédation. Il m'apprend à me sentir plus reliée, à ce lieu et au monde, à mieux comprendre les changements liés à la crise écologique actuelle et le rôle de l'humain au sein de la « nature ».

Au fil de lectures, de conversations et à la découverte du travail de certaines artistes, mon travail a évolué jusqu'à s'inscrire dans une approche écologique, avec un intérêt grandissant pour les postures écoféministes et les approches documentaires. L'un des recueils de textes écoféministes que j'ai lus pourrait t'intéresser, un recueil québécois qui s'intitule *Faire partie du monde : réflexions écoféministes* (Collectif, 2017). On y définit différentes branches de l'écoféminisme. Je me reconnais beaucoup dans la définition de l'écoféminisme spirituel, qui « propose une revalorisation de la compassion, du soin, du sacré et de la non-violence, traditionnellement associés aux femmes. L'idée d'interconnexion du vivant est aussi centrale à cette branche de l'écoféminisme.» (p. 23) En lisant un autre recueil, *Reclaim* de la française Émilie Hache (2016), je dégage une question qui m'apparaît centrale à tous les écoféminismes et très pertinente dans le cadre de ma recherche-crédation : de quelle façon les femmes peuvent-elles se réapproprier la nature ? Comment peuvent-elles transformer le rapport essentialiste et dévalorisé qui lie la nature et la femme, développé au fil des

siècles ? Je me demande comment développer un rapport sensible avec le Boisé, un rapport empathique, plus conscient à la nature, mais aussi à moi-même, à la femme et artiste que je suis. Comment « inventer une nouvelle culture de la nature » (p. 54), pour moi-même, à partager avec les autres ? Je crois que c'est d'abord en créant un lien fort avec le Boisé, et comme le suggèrent les approches écoféministes, en m'y réappropriant des gestes de réparation, de régénération, de création et de soin, même s'ils sont issus de cette vision millénaire péjorative du rapport femme-nature. Je pense que c'est une piste de départ sur laquelle m'aventurer, pour reprendre une certaine forme de pouvoir sur le récit, et aussi, sur le réel.

Pour t'expliquer plus précisément le sentiment d'appartenance que j'ai développé, et cette réappropriation que je cherche à opérer, j'ai pensé te parler d'une autre lecture que j'ai faite. Dans son essai *Chez soi, une odyssee de l'espace domestique* (2015), Mona Chollet décrit comment la maison nous permet d'exprimer notre identité, de créer un monde qui nous est propre. Elle la décrit comme un endroit où nous pouvons prendre du recul, prendre soin de soi, rêver, nous régénérer et nous projeter, dans l'enceinte d'un lieu où nous nous sentons en sécurité. Elle en fait aussi un réceptacle où nous pouvons entasser toutes sortes d'artefacts, utiles, voire essentiels à notre survie, ou encore inutiles, mais tous sélectionnés sur la base de leur correspondance à l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. Elle parle de ces objets qui s'inscrivent dans une relation de compagnonnage au fil du temps, qui solidifient l'image que nous avons du moi, de ces choses qui nous habitent et que nous habitons. (p. 28-31)

Un même type de relation se forge entre le lieu et moi, comme avec les objets collectionnés, les plantes, et les autres documents que je prélève au Boisé Saint-Sulpice et que je ramène chez moi ou à l'atelier. Ce processus participe au développement du lien singulier que j'ai avec cet endroit, en augmentant le sentiment d'appartenance et de réciprocité qui m'unit à lui. La présence de ces objets à l'atelier renvoie à mon absence du Boisé. Mais ils font empreinte, gardent le lieu présent à mon esprit, collaborent à mes

rituels et à ma compréhension du monde. Ils augmentent mon sentiment de connexion. C'est ainsi que le Boisé peut agir comme une extension de la maison pour moi, comme un jardin : c'est pour moi un lieu refuge, guérisseur, transformable et transformant.

Bien que je n'y sois jamais (ou très rarement) seule, surtout à cause de la présence des autres usagers·ères, le Boisé est tout de même pour moi un lieu de solitude et de retrait, d'engagement au monde, d'évasion aussi bien que d'expérience, selon le moment. Mona Chollet parle également de la maison comme d'un endroit qui dissimule (le corps, les actions, les vécus), et c'est évidemment un élément qui contribue à l'idée de protection. Au Boisé, cet effet de camouflage est possible uniquement l'été et au début de l'automne, alors que le feuillage occupe tous les recoins. Les espaces ainsi délimités deviennent plus rapprochés du corps, plus rassurants, plus intimes. C'est peut-être un peu pourquoi je m'y sens moins à l'aise l'hiver, outre le froid. L'idée de tout voir, d'un bout à l'autre du parc, peu importe mon positionnement, rend les choses moins personnelles, moins intimes. Et donc je me sens moins libre, moins apte à me laisser aller à mes pensées, à divaguer, à me projeter ou à entreprendre des actions performatives, qui se font alors à la vue de tous·tes. Dans son ouvrage *Chez soi*, l'auteure nous dit :

On parle souvent de la maison comme d'un second vêtement : comme lui, quoiqu'à un autre niveau, elle protège, elle dissimule, elle assure le bien-être du corps, elle offre un minimum de surface sociale et permet une forme d'expression. Ne pas pouvoir s'extraire de la multitude, échapper à son harcèlement, se soustraire aux regards, refermer une porte derrière soi, arpenter quelques mètres carrés où l'on est souverain, souffler, reprendre des forces, faire ses besoins, se laver, se préparer à manger, entreposer en lieu sûr les objets auxquels on tient, c'est n'avoir qu'un vêtement sur les deux qui nous sont nécessaires. (Chollet, 2015, p. 65)

Le Boisé correspond à cette métaphore de vêtement-maison, me permettant bel et bien de « m'extraire de la multitude », de me « soustraire aux regards » (quoique moins efficacement l'hiver !). Je m'y sens chez moi, libre de m'y promener comme je le souhaite. J'y vis des expériences sensuelles, le repli sur un microcosme (ce microcosme c'est le Boisé,

mais c'est aussi le moi) qui peut générer des révélations inattendues. Pour moi, le lien est plus fort encore, car le Boisé me ramène à la forêt qui entoure ma maison d'enfance.

Lors de mon exposition de fin de maîtrise, je voulais que l'espace de la galerie soit évocateur de ma relation au Boisé, une ouverture sur le monde interne qui s'est créé à travers mes visites et par la suite. Que l'exposition témoigne des liens biologiques et psychologiques qui s'enchevêtrent entre nous.

J'espère que ma lettre répond bien à ta question, chère amie. Dis-moi si ça a du sens pour toi aussi. S'il te plait, dans ta prochaine lettre, parle-moi de ton travail, des forêts où se déroulent vos activités, des plumes, des arbres, des plantes et des champignons que tu y rencontres. On devrait trouver une occasion de se voir bientôt, malgré la distance géographique qui s'est intensifiée entre nous et nos occupations qui sont assez prenantes. J'attendrai de tes nouvelles.

Chaleureusement,

Annie F. xx



Figure 1.2 *Habiter l'espace*, 2019.

*25 juin 2019*

La lecture du chapitre de Bachelard portant sur le nid, dans *La poétique de l'espace* (1957), me permet de décortiquer cette action de me faire un nid pour clore la marche-performance. Faire un nid pour ancrer en moi, en ce lieu, l'idée de la maison, du privé, de l'intime malgré l'espace public. D'abord par la marche partagée, la cueillette des espèces néfastes, les récits et les anecdotes, les découvertes personnelles révélées. Puis en parlant du lien à mon enfance, à la forêt chez nous, en évoquant cette image. En amenant mes « visiteurs » partout comme si ce lieu était à moi. En me faisant un nid avec les plantes envahissantes, j'explique, concrètement, que cet espace est ma maison, que je veux en prendre soin. Ce qui était jugé négatif se transforme en positif. C'est un endroit sécuritaire, à moi, où je me sens protégée, à tel point que je me couche et me recouvre de feuilles, même le visage ; j'y suis enfouie, cachée, j'y « meurs », et confiante, je renais.

le regard qui passe par la conscience de la destruction et de la perte  
les épaules lourdes, le bas du dos qui veut lâcher  
petit orteil droit engourdi

mais le regard voit aussi ce qui est beau  
les nouvelles pousses, les plantes qui s'établissent  
joyeusement  
malgré les envahissantes, les oiseaux eux aussi  
persistent  
malgré la réduction des sources de nourriture,  
de matériaux et de structures pour le nid  
les autres humains qui veulent

aider

soigner

réparer

## CHAPITRE II

### L'ARCHIVAGE DU SENSIBLE : CUEILLIR DES EMPREINTES



23 juin 2021

Je marche dans les ruelles. Je suis en route vers le Boisé. J'aime m'y rendre à pied, ça me prend environ quarante à quarante-cinq minutes. Le trajet, tranquillement, s'ouvre sur un temps de réflexion. Il me permet de commencer à faire des observations sur le chemin et des suppositions sur ce que je trouverai en fleur ou en fruit une fois sur place.

J'arrive au Boisé. Je le marche. Je fais le tour des sentiers, je me dirige à mon endroit préféré du moment. Je m'arrête et j'observe avec une attention particulière, avec cette *écologie de l'attention*<sup>10</sup> telle que définie par Yves Citton. Qu'est-ce qui a changé en mon absence ? Comment mes constats m'informent-ils sur l'évolution de la vie humaine, botanique, faunique ? Comment cette évolution diffère-t-elle d'une année à l'autre ? Je me demande, par exemple, s'il y a autant d'espèces d'oiseaux qui fréquentent ce corridor migratoire qu'à ma première visite en 2016. J'observe que l'alliaire officinale prend de plus en plus de place dans les sous-bois, que d'autres espèces végétales en souffrent... Comment aider ? Une mission d'éradication de l'alliaire au printemps prochain, en compagnie d'autres citoyen·ne·s motivé·e·s, serait une excellente chose. Une inconnue m'a contactée sur Instagram. Elle pense aussi que c'est un fléau et veut se joindre à moi pour en arracher le moment venu.

Ce printemps, une personne en situation d'itinérance a décidé de faire d'une des cabanes de branches sa maison. Son occupation n'a duré que quelques jours, tout au plus une ou deux semaines. C'était la première fois que je voyais quelqu'un élire domicile au Boisé. Je ne l'ai pas rencontrée, mais j'ai discuté avec des employés du Service de prévention des incendies de la Ville de Montréal, qui étaient sur place pour lui parler. La personne en

---

<sup>10</sup> Dans l'essai *Pour une écologie de l'attention*, l'auteur explique : « On y trouvera le fondement d'une qualité particulière d'attention relevant du *care* - c'est-à-dire de la prise en compte attentionnée de la vulnérabilité d'autrui, de notre solidarité et de notre responsabilité envers lui. » (2014, p. 40)

question avait allumé un feu dans son abri et s'était absentée. Ils m'ont expliqué que selon eux cette personne était venue vivre ici à cause d'un débordement au centre-ville, suite à une intervention policière au Boisé Steinberg dans Hochelaga. Ils me disaient qu'il n'y avait aucune ressource d'aide à proximité et que la personne ne pourrait pas rester. J'ai ressenti beaucoup d'empathie pour elle.

J'ai aussi de la sollicitude pour le milieu de vie qui dépend de l'étang. Cette année, il est demeuré complètement desséché depuis l'évaporation des fontes du printemps. Je pense aux espèces des milieux humides, aux plantes aquatiques, aux batraciens et aux insectes, aux oiseaux qui ont besoin de certaines conditions pour pouvoir survivre. La biodiversité est directement affectée par la disparition de ce milieu.

J'envoie une photo de cette mare de boue par message texte à Étienne. Il me demande si c'est déjà arrivé avant. Je lui réponds que par les années passées, presque chaque printemps, il se vide. Il n'est plus qu'une dépression vaseuse le temps de quelques semaines. Je me souviens vaguement avoir lu quelque part que la Ville avait une alimentation d'eau connectée à l'étang et je présume que chaque année quelqu'un vient « ouvrir le robinet » au mois de juin. Cette année, on traverse un épisode d'importante sécheresse et de chaleur. Je me demande si on aura jugé que ça n'en valait pas la peine... D'un autre côté, est-ce que ça pourrait aussi être une intervention volontaire pour contrer son envahissement par certaines algues et plantes aquatiques? J'ai remarqué qu'elles gagnaient toutes du terrain ces dernières années, notamment les iris des marais, le plantain d'eau commun, ainsi qu'une espèce d'algue que je n'ai pas réussi à identifier, mais qui n'est pas le redoutable myriophylle à épis. Heureusement. Je me dis que c'est peut-être une décision prise en concertation avec le Comité écologique du Grand Montréal. Pour donner un gros coup cet été en « tuant » ces algues ?

Andrée-Anne m'a envoyé un article publié récemment par Le Devoir.<sup>11</sup> Le Jardin botanique de Montréal a entièrement rénové et repensé l'étang de la Maison de l'arbre Frédéric-Back pour se débarrasser le plus possible des envahissantes en réintroduisant un maximum de plantes indigènes, en s'assurant d'une plus grande profondeur du bassin, pour que les rayons du soleil n'atteignent pas le fond et qu'ainsi soit réduite la présence d'algues envahissantes. Quelles ressources ça a dû prendre pour réaliser ce projet ! Ce serait le rêve de pouvoir faire pareil avec l'étang du Boisé.

Je reprends ma promenade. La lenteur induite par la marche expose mon corps et mes sens directement à mon environnement. Elle me permet d'aborder le monde dans un état de grande disponibilité. Je me sens plus présente, sensible : attentive aux éléments, je suis dans un état propice à la découverte, à la rencontre, à la curiosité.<sup>12</sup> Pour pouvoir procéder à l'identification des plantes, j'ai commencé assez tôt dans mon parcours de maîtrise, à faire la collecte de certaines d'entre elles. Je me suis fait un herbier maison. Je collectionne certains objets et éléments naturels trouvés au sol et qui me parlent : une grosse roche striée de bleu gris, une brique jaune, rosée et lilas, une brique blanche dont les trous texturés se sont emplis de matière, une branche sans son écorce, toute douce, mais aussi pleine de nervures ligneuses. Des racines de nerprun arrachées, des coquilles d'escargots vides, des bouteilles et du verre brisé, des fleurs tombées des arbres, une feuille de peuplier deltoïde transformée en dentelle par le passage des saisons.

Quand je prends quelque chose au Boisé, je m'interroge sur ce que ça lui enlève. Et puis, qu'est-ce que je lui redonne, moi, en échange ?

En parallèle, je me demande comment ces matériaux qui m'interpellent sur un plan affectif et intuitif pourront faire partie de mon projet de maîtrise.

---

<sup>11</sup> Pauline Gravel, *Des plantes pour éliminer les indésirables* (2021, 19 juin), Le Devoir : <https://www.ledevoir.com/societe/science/612162/jardin-botanique-de-montreal-des-plantes-pour-eliminer-les-indesirables>

<sup>12</sup> David Le Breton, *Éloge de la marche* (2000) et *Marcher : Éloge des chemins et de la lenteur* (2012)



Figure 2.1 *Peuplier deltoïde et nerprun bourdaine*, 2020.

Mardi 27 juillet 2021

Cher·ère Rémi,

Merci pour ta dernière lettre. Nos échanges m'ont amenée à identifier la marche comme agent d'activation dans mon processus de création du projet de maîtrise. Elle me permet de vivre des expériences multisensorielles et anticapitalistes, dans le sens où ce que je vis et expérimente par tous mes sens n'est pas forcément destiné à une forme de productivité ou de rendement, pas même artistique. Elle me demande un engagement et une lenteur qui sont à l'encontre de l'efficacité. Cela m'a amenée à faire la performance du nid. La première partie était une marche, sorte de visite guidée propice aux échanges et au partage de connaissance entre les participant·e·s. J'ai par la suite cherché à reproduire l'expérience multisensorielle induite par la marche en suggérant un parcours avec mes œuvres, où l'on peut observer des détails dans un environnement foisonnant. Cette envie d'un trajet suggéré s'est intensifiée pour mon projet final de maîtrise.

La marche et la fréquentation répétée du même lieu m'ont permis de procéder à une collecte documentaire qui, d'abord, se voulait exhaustive : photos, vidéos, témoignages, sons, objets trouvés et éléments naturels, plantes pour produire des encres et des pigments. Tu as vu comment ce processus a accentué en moi une appropriation du lieu et un sentiment d'intimité. La connaissance profonde de ce lieu me donne la confiance nécessaire pour créer sur le site même, en entrant en dialogue avec ce qui s'y passe, en produisant des actes performatifs et autofictifs enregistrés tantôt par la caméra sténopé<sup>13</sup>, tantôt par la caméra vidéo. Ou encore en m'autorisant à y réaliser cette marche-performance, à laquelle tu as participé.

---

<sup>13</sup> Le terme sténopé réfère au principe de la *camera obscura*. Je travaille avec du film couleur et diapositive, de format 4x5 pouces.

La trace est présente dans toutes mes explorations, se retrouve de façon récurrente dans mes œuvres. Dans les tiennes aussi il me semble. Je pense que nos pratiques se rejoignent sur cette question du document et de la trace, de la création d'un univers oscillant entre réel et fiction. Je dirais que tu t'aventures avec beaucoup d'audace dans cette dernière, alors que mon travail demeure plus près du documentaire, où l'authenticité n'est pas remise en question. Elle prend beaucoup d'importance pour moi. Ma pratique de la photographie est surtout une de collection de moments, de traces, du temps, qui s'appuie en quelque sorte sur cette notion d'authenticité, de fidélité au réel. Ma façon d'accumuler des images a quelque chose d'encyclopédique, de nature couvrante, relevant de l'épuisement de mon sujet. L'empreinte lumineuse qui s'inscrit sur la pellicule argentique est aussi l'empreinte de mes souvenirs, outil d'enregistrement de ma mémoire. Rosalind Krauss, dans *Notes sur l'index* (1977), explique que prendre l'empreinte des choses (que ce soit par un processus photographique ou autre) fait référence à « l'avoir-été-là », au passé.

Au début de la maîtrise, j'étais habitée par la question de ce qui pourrait m'être révélé par la photographie, sur le Boisé et sur ses plantes, au-delà de sa capacité à extraire de la ligne du temps et du monde une image assez fidèle au réel. Dans *L'acte photographique* (1990), Philippe Dubois appelle cela « la coupe », la capacité de la photographie à figer, à extirper un fragment de l'espace-temps. Je me demandais, un peu comme un alchimiste, ce qui résidait dans l'envers des plantes, ce qu'elles pourraient m'indiquer, si j'en produisais un négatif plutôt qu'un positif. Un peu comme ce qui se produit lorsqu'on imprime un négatif couleur en chambre noire : alors que le support du film couleur est monochrome, composé de nuances rouges et brunâtres, l'image obtenue lors du tirage, elle, est remplie de couleurs qu'on ne pouvait soupçonner en regardant la surface de la pellicule.

Dans le même ouvrage, Philippe Dubois parle de la capacité de la photographie à faire figure d'index du réel, à agir comme un indice. En produisant l'empreinte d'une chose, on réfère invariablement à son objet physique. (p. 41) « On notera que cette définition

minimale de la photographie, d'abord comme simple *empreinte* lumineuse, n'implique *a priori* ni que l'on passe par un appareil de prise de vue, ni que l'image obtenue *ressemble* à l'objet dont elle est la trace. » (p. 46) L'idée m'est venue de créer des photogrammes en couleur, à partir de décoctions des plantes trouvées en abondance au Boisé. Ces plantes transformées en liquides se rencontraient alors sur la surface du papier, comme en écho aux localisations géographiques où je les avais cueillies, aux relations organiques qu'elles avaient entre elles avant la cueillette. Cela a généré des empreintes lumineuses abstraites, qui n'avaient aucun lien figuratif à l'objet physique, à la forme de la plante... Tu te rappelles comment j'étais fébrile quand j'ai commencé à obtenir de bons résultats avec ce procédé ? Les images faisaient penser aussi bien à des microcosmes qu'à des macrocosmes, au cosmos... Je me suis ensuite lancée sur la piste des encres puis des teintures, qui me permettait de travailler avec les couleurs pour elles-mêmes, en positif.

Par-delà la photographie, j'ai pu constater au fil de mon parcours que cette idée d'index (qui comprend la trace, la marque, le dépôt), dont parlent Dubois et Krauss, se transfère dans ma façon d'utiliser d'autres médiums. Les encres et les teintures agissent comme des indices, elles rappellent une présence rendue absente, celle des plantes, mais aussi la mienne, lorsqu'on pense aux gestes de la création, ou encore, à mes actions performatives. Les traces photographiques et vidéographiques qui en résultent agissent comme le vestige d'un autre état. Les encres et les teintures témoignent des plantes choisies, cueillies, transformées en liquides colorés, reprenant vie sous une forme nouvelle. Leur matérialité est transformée, transférée sur un support sensible, réceptif. Je constate que je demeure à la poursuite d'une certaine forme d'authenticité qui s'apparente aux approches documentaires, bien que je vise à créer un univers inventé, fictif, dans lequel le spectateur peut se projeter. Il me semble que ces idées ne sont pas mutuellement exclusives ?

Dans *Marcher, créer : déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle* (2002), Thierry Davila parle de la pratique de la marche et de la collecte de Francis Alÿs. Il dit qu'il

collectionne comme il se déplace. [...] On peut, alors, les observer pour imaginer le paysage urbain correspondant à ces débris récoltés. Il s'agit de traces, d'indices que le marcheur accumule et qui révèlent la vie de la mégapole, qui traduisent une certaine vérité de la ville ou en tout cas qui décrivent un de ses visages possibles. (p. 92)

De la même manière, les objets que je trouve au Boisé et que je sélectionne, sont des indices qui parlent de ce lieu, de ses occupations, de ses enjeux, et aussi de ce qui me marque de cet endroit, de ce que je retiens, de ce qui me touche au point de vouloir les emporter avec moi.

Travailler avec les empreintes, les dépôts laissés par les plantes et les événements comme je le fais nécessite l'ajout d'un discours, d'une sorte de légende, pour ne pas être totalement opaque (Krauss, 1977, p. 89). Dans mon exposition, j'ai choisi de le faire par la correspondance à mon amie biologiste Alice, pour transmettre ce que les images-traces ne pouvaient exprimer clairement. Mon ami·e, toi qui a bien plus l'habitude de travailler avec le texte et la parole dans tes œuvres, toi qui a aussi l'expérience des correspondances, que penses-tu de la stratégie que j'ai employée ? Je me suis questionnée sur le contenu des lettres, leur longueur, et l'équilibre à établir entre un propos généreux ou plus contenu, laissant quelques vides, ne révélant pas tout<sup>14</sup>... J'ai hâte d'en parler avec toi.

À bientôt, précieux·se ami·e !

AF

---

<sup>14</sup> Voir l'annexe A pour lire le contenu des deux lettres présentées durant l'exposition.





Figure 2.2 *Sédimentations I*, 2018.

dans la noirceur totale exigée par le papier couleur  
*comme dans une forêt luxuriante*

trouver mes repères  
*mes sentiers*

trouver comment entrer en contact intime avec la matière  
*sentir les arbres, les plantes, le vivant*

établir une forme de chorégraphie  
*le rituel des sentiers empruntés*

les mouvements s'orchestrant sans accroc  
*l'ordre suivi lors de mes visites*

pressentir les obstacles, la physicalité, la douceur du pas qui se faufile  
*les secteurs favorisés ou évités*

16 février 2019

Je me retrouve dans un questionnement sur l'œuvre et le document, sur leur possible coexistence dans une installation. L'association des documents issus de la collecte avec ceux qui ont été transformés pour produire des photogrammes a introduit cette interrogation dans ma pratique. J'ai vu d'autres artistes travailler avec ces enjeux avant moi. Je songe à Joseph Cornell, Eva Hesse, Christian Boltanski, Michelle Stuart, Doris Salcedo et Sylvia Safdie. Il y a quelque chose dans la matérialité de leurs œuvres qui m'interpelle : dans le soin qu'elles et ils y apportent, dans la douceur de leurs gestes que je sens tendres. Il y a beaucoup d'humanité qui se dégage de leurs travaux : leur présence et leur parole d'artiste sont tangibles. Ça provoque en moi une réaction émotionnelle, accompagnée d'une projection dans l'imaginaire, et d'une réflexion intellectuelle également. C'est rempli d'affect, un terme avec lequel je me suis familiarisée à la session passée en lisant un texte de Catherine Grenier (2008). Elle y parle de la « connaissance pathétique » par opposition à la « connaissance rationnelle ». Elle explique comment c'est un mode de transmission de la connaissance sensible, qui passe par la manifestation des affects à travers l'œuvre. (p. 15) Elle organise ce mode de connaissance selon trois principales catégories : rire, honnir, pleurer. Parmi elles, je m'identifie le plus au tragique (pleurer) pour parler de mon travail, et récemment, à la joie (rire). Cela ne se joue pas dans le dramatique ou l'exagération. Mon travail s'articule souvent, en douceur, à travers le prisme de ces deux axes, celui de la mélancolie et celui de la joie tranquille. Ces affects agissent comme « force d'interpellation » (p. 22) et m'aident, je l'espère, à inciter « la transformation du spectateur par la révélation de l'essence du vivant. » (p. 16)

À la bibliothèque de l'UQAM, je suis tombée par hasard sur un livre de l'artiste visuelle Stéphanie Béliveau, qui porte sur son projet *Le soin des choses*. Je viens de voir que le projet est présentement exposé à la Maison de la culture de Côte-des-Neiges, mais ça se termine demain ! Je suis déçue, parce que je n'aurai pas le temps d'y aller. J'ai été très touchée en découvrant son travail dans le livre produit en parallèle à l'exposition, qui se trouve entre

la monographie et le livre d'artiste. On la voit sur la berge, à récolter des objets rejetés par le fleuve, à performer en coexistence avec les lieux qu'elle visite. On voit ces objets-documents qu'elle a collectés, puis transformés en œuvres et disposés dans des bibliothèques, dans des installations. Il y a des dessins au fusain et à l'encre, qu'elle a réalisés sur des papiers trouvés. Des taches noires montrent une silhouette penchée sur la laisse, le papier se plisse aux contours de la forme à cause de l'humidité... c'est puissant. Ça me submerge. Ça fait écho à la connaissance pathétique dont parle Catherine Grenier. Ça m'aiguille sur la rencontre entre les documents et les œuvres.

Plus j'y pense, plus je me dis que, pour que l'articulation documents-œuvres fonctionne, il faut développer un dialogue entre eux, les considérer d'égal à égal, parfois en transformant les objets collectés, comme Stéphanie Béliveau. Est-ce qu'une tension demeure inévitable ? Je me demande comment je pourrai la résoudre. Autrement, cette tension entre œuvre et document peut-elle devenir caractéristique de mon travail ? Je crois qu'il ne s'agit pas simplement de les placer côte à côte dans une même pièce pour que cela fonctionne. Il faut les transformer, les faire vivre ensemble, provoquer des interactions et voir où ils se rencontrent, les affects qu'ils produisent, et susciter des dialogues entre ces différents statuts de la matière, en travaillant le langage visuel.

Je me rends compte qu'inconsciemment, j'ai exploré cette mise en relation lors de ma première présentation dans le cours Atelier I, où j'ai présenté *Étude du Boisé St-Sulpice no.1* (2018). Il y avait les grands photogrammes (30x45 pouces environ) issus des décoctions de plantes versées sur le papier en chambre noire. Ils étaient installés au mur et sur un socle au niveau du sol. Des photogrammes plus petits (8x10 pouces), en cours d'impression, les accompagnaient, posés sur des socles un peu plus haut que nos hanches. Sur le papier photo reposaient des matières organiques telles que des cocottes de sumac, de la terre, des coquilles d'escargots. L'installation comprenait aussi des échantillons de ces décoctions dans des fioles et des éprouvettes, identifiées de façon plus scientifique, déposées sur un long socle bas. Présenter uniquement les grands photogrammes, qui

seraient normalement considérés comme les « œuvres finies » me semblait trop figé, froid peut-être, il manquait quelque chose. Le processus devait être partagé. Je l'ai fait par la mise à vue des liquides dans les béciers et les fioles, par le dévoilement de certains éléments du processus de création d'un photogramme. L'idée de parcours était inscrite dans le projet : le·la visiteur·euse pouvait s'accroupir, se relever, pencher la tête, marcher quelques pas, avoir un rapport un à un face à l'œuvre au mur ou être en surplomb d'une œuvre posée sur un socle bas. Le rapport du corps lors de la rencontre avec l'installation reproduisait le rapport du corps lors de mes visites au Boisé. Peut-être que c'est ce mouvement qui unifie la mise en relation des documents et des œuvres ?

Le projet sur lequel je suis en train de travailler rassemble des documents, certains réels, certains fictifs. J'ai commencé à prendre l'empreinte de plantes cueillies au Boisé, par une méthode de gaufrage. Je reproduis la plupart telles quelles, mais je me suis aussi amusée à créer des plantes fictives en mélangeant des parties de différents spécimens lors du passage sous presse. J'ai le désir de générer un propos au-delà du documentaire, quelque chose qui soit propre à mes expériences et fidèle à ma conception du Boisé, à ce qui s'y trame. Il faut aussi rendre mon expérience partageable, pour que d'autres puissent s'y lier.

*14 mars 2019*

Dans le cours Atelier 2, je poursuis cette recherche sur l'empreinte, l'archivage et la transmission de l'expérience sensible et de la connaissance, sous l'angle de la cohabitation de documents et d'œuvres dans un livre d'artiste. C'est un projet qui se révèle plus complexe que je pensais. *Étude du Boisé St-Sulpice no.2* se présente sous la forme d'une boîte d'archives. J'y mets en relation des gaufrages fantomatiques de plantes, des cartes du Boisé dessinées suite à mes visites, des récits et une imagerie dont la nature oscille entre document et œuvre, entre réel et fiction. Je l'appelle la fausse boîte d'archives. Pour la produire, j'ai procédé à une recherche historique et botanique approfondie sur le Boisé, en

combinaison avec la récolte de témoignages externes et de mes propres anecdotes. Une liste descriptive numérotée titrera les documents qu'on y retrouve. Par le biais de descriptions de quelques lignes, je veux insuffler une direction narrative et subjective à la compréhension des éléments visuels. Je m'inspire de la *Flore laurentienne* de Frère Marie-Victorin, en recopiant certaines phrases relatives aux plantes que j'ai choisies. La liste et la forme de l'archive me permettront de présenter des œuvres à titre de document et vice-versa. La liste agit un peu comme un cartel : grâce aux descriptifs élaborés pour chacun des éléments, elle évoquera une certaine mythologie qui entoure le Boisé, inspirée d'histoires qui parlent de beauté, de douceur, de sexualité, d'agression et de violence.

En travaillant sur ce projet, je questionne le document comme preuve du réel. Je pense aux théoricien·ne·s<sup>15</sup> qui ont parlé de cette question à propos de la photographie. Ici, ce livre d'artiste parle plus de *ma* vérité (plutôt que de *LA* vérité) concernant mon lieu de prédilection. La subjectivité gagne du terrain. La combinaison de stratégies documentaires et autoethnographiques m'entraîne à vouloir m'éloigner d'une représentation objective et exhaustive, et aussi, de la perception qu'ont les autres sur le Boisé. J'ai plutôt le désir de me concentrer sur mon expérience individuelle de ce lieu, et sur la manière dont je peux partager quelque chose d'universel à travers cette approche. Avec cette boîte, je crée une nouvelle façon de rencontrer le Boisé, un moyen pour les autres de s'y projeter.

---

<sup>15</sup> Susan Sontag, *On photography* (1977), Roland Barthes, *La chambre claire : note sur la photographie* (1980), Philippe Dubois, *L'acte photographique et autres essais* (1990)

j'écrase des baies de nerprun bien mûres  
des molécules d'anthocyanes sont libérées  
une odeur âcre flotte  
on sait tout de suite que ce n'est pas pour manger  
la peau parfois reste dans  
l'encre mal filtrée

la vie s'écoule à la surface du papier  
le bleu est vert, le bleu est violet. le bleu est presque noir  
je l'observe aller à la rencontre des autres  
[la mémoire visite le Boisé, comment les plantes, là-bas]

particules  
couleurs changeantes, une texture un peu collante  
ébahies par la lumière, par l'humidité, par l'air  
elles se fissurent  
de petits sillons  
de la peau qui pleume

19 décembre 2019

Ouf, quelle perf ! C'était vraiment chargé... Ça fait quelques jours qu'elle a eu lieu et j'ai encore l'impression de la digérer. J'ai pu aborder plusieurs thématiques et questions sous-jacentes à mon travail, nouvelles, comme l'accumulation matérialiste qui se présente sous la forme de la collection ; l'aspect brut de la matière, quand je fais les encres ; la multidisciplinarité, la mise en exergue du processus, la relation nature/culture... (en préparation de la perf, avoir observé des œuvres de Gina Pane, de Carolee Schneemann, de Mark Dion, de Raphaëlle de Groot et de Vida Simon). J'ai exploré ce désir irrationnel, inapaisé, à prélever, à ramener à l'atelier, à collectionner. Puis à transformer, à interpréter. Je voulais voir plus clair dans mon processus, dans ce que j'ai créé et accumulé jusqu'à maintenant, pour pouvoir orienter mon projet final avec plus de précision. J'avais besoin de voir comment activer le matériel amassé, comment le mettre en relation par les gestes, pour voir ce qui s'en dégage et ce que je veux conserver. Comment poursuivre cette réflexion sur l'indiciel, sur le rapport œuvre-document, alors que je suis de plus en plus habitée par des questions propres à l'écosystème du Boisé, à sa biodiversité, à son soin et à la valorisation de ses plantes envahissantes, indésirables. Je me sentais un peu confuse avec toutes ces pistes de recherche, le titre me semblait assez annonciateur du défi à relever : *Dans le jardin je me suis retrouvée.*

Pour la performance, j'ai choisi un local de l'UQAM avec quatre murs blancs et un sol en béton. Je le voulais le plus dénudé possible, comme une page blanche. J'avais imaginé un laboratoire-installation où mes gestes mettaient en relation tous les éléments du processus, les documents bruts que j'ai accumulés et gardés intacts, et ceux qui ont été transformés. À l'intérieur et au-delà du Boisé, il y a un espace mental et physique qui se constitue comme un jardin de ma relation à ce lieu. C'était important que cela transparaisse dans ma performance. Avec des éclairages ponctuels qui délimitaient des zones de travail tout au long de la performance, j'ai exploré mes rituels de création, la rencontre avec la vie, la mort, le deuil. La zone de performance était d'abord très grande puis s'est réduite au fil



des actions. Je constate que ce rapetissement de la zone de création a agi pour moi comme l'entonnoir de mes recherches, comme les étapes du processus, de la collecte à l'observation à la transformation et la création. La création en direct d'une encre d'un violet-bleu, à partir de baies conservées au congélateur, a servi à créer un lavis durant la performance, combinée à d'autres encres et décoctions. Une projection audiovisuelle présentait un enchaînement de courtes vidéos tournées avec mon téléphone lors de mes nombreuses visites au Boisé. Mes actions s'inscrivaient parfois en réponse aux sons et aux images produites par cette vidéo. Je voulais voir ce qui se produirait par la mise en présence de ces différents documents en provenance du terrain et de l'atelier, dans le cadre d'une action performative.

On m'a fait remarquer qu'une dimension de la mise en scène liée à l'espace théâtral a pu être stimulée dans ce « jardin », en termes d'éclairage, de fragments, des temps suscités par les vidéos, comme le font les actes et la scénographie d'une pièce. Avec cette performance, le concept de jardin s'est ancré aussi bien dans ma façon de voir le Boisé que dans celle de concevoir le travail et sa mise en espace. Je me suis mise à concevoir un jardin, comme un imaginaire du Boisé que je créerais dans la salle d'exposition, et qui me permettra de poursuivre mes explorations sur la mise en relations des œuvres et des documents.

J'ai aussi pu aborder la dimension subjective et personnelle, autoethnographique, qui prend de plus en plus de place dans mon travail. Différentes postures ont émergé, se sont entremêlées : la scientifique, la sorcière, l'artiste, l'archiviste et la femme. J'ai laissé plus de place à l'imprévu, au laisser-aller ; j'ai fait confiance à l'imprévu et au fortuit, au caractère vivant de la performance, à l'énergie renvoyée par le public, aux émotions émergentes comme la joie, la catharsis. À un moment où j'écrasais des coquilles d'escargots pour en faire une poudre, j'ai été émue aux larmes, la gorge serrée, prise d'une certaine difficulté à respirer. J'avais l'impression de les tuer, même si les coquilles étaient vides depuis longtemps...



Figure 2.3 *Dans le jardin je me suis retrouvée*, automne 2019.

dans la création comme dans la vie  
difficile d'éradiquer l'extraction de matière de l'équation  
je me reconforte en me disant que j'en prends peu

que je fais attention  
que je suis mesurée  
qu'ainsi je sais d'où elle vient, ce qu'elle a subit

que la matière prélevée continue de vivre dans mes œuvres

CHAPITRE III  
LE PARTAGE D'UNE NOUVELLE EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE :  
LE JARDIN IMAGINAIRE

*28 juillet 2021*

Avec Étienne, on était en vacances en Gaspésie jusqu'à la mi-juillet. On est revenus à Montréal pour démonter l'expo. Je suis allée voir le Boisé jeudi dernier. J'avais hâte. J'en ai profité pour tailler les phragmites qui avaient beaucoup repoussé en mon absence. J'ai croisé des membres de l'équipe du Comité écologique du Grand Montréal qui s'occupent de l'éradication du nerprun, comme à chaque année. Sauf que cette fois, elles et ils travaillent sur tout le contour du Boisé. Leur projet semble plus ambitieux. Il y a des monticules d'arbustes arrachés un peu partout.

Je suis allée voir l'étang. Bonne nouvelle, il avait été rempli en mon absence ! J'ai fait la connaissance d'un monsieur qui s'appelle René. Il essayait de nettoyer l'étang en enlevant de grosses branches que des enfants y avaient lancées. Il m'a expliqué que ça nuisait à sa santé, que c'est pour ça qu'il faisait ça. J'étais ravie de rencontrer quelqu'un qui semble avoir le Boisé autant à cœur que moi. Il habite à quelques coins de rue depuis vingt-et-un ans. Il se sent concerné par la protection du Boisé, il y voit une perle rare lui aussi.

En passant, il m'a confirmé qu'il y a bel et bien un vrai robinet près de l'étang, sous un couvercle cadenassé. Il y a quelqu'un de la Ville qui vient l'ouvrir chaque été, généralement en juin. Il m'a dit que ça a été fait plus tard cette année, soit au début du mois de juillet. Finalement, il y aura peut-être des lobélies cardinales qui pousseront cette saison ?



Figure 3.1 *Le souffle de l'Image*, printemps 2019.

Mercredi le 18 août 2021

Dearest Rémi,

Je pense à toi et j'espère que tu profites bien de ton séjour au Nouveau-Brunswick. Que fais-tu de tes journées à Memramcook ? As-tu vu le mascaret<sup>16</sup>, était-il impressionnant ? S'il te plait, parle-moi de la lumière et des couleurs du coucher du soleil. Cette qualité de lumière est une des choses qui m'a le plus marquée lors de mon séjour à votre chalet à l'été 2019. (Deux ans déjà !)

Je pense bien qu'on a déjà abordé le sujet de la lumière ensemble, de son rôle dans ma pratique. Je pense qu'on en a vraiment plus parlé lorsque je préparais ma performance pour ma méta-œuvre *Le souffle de l'Image*<sup>17</sup> et que tu étais venu me donner ton avis. Je réfléchissais au rôle de la lumière en photographie, qui permet littéralement d'enregistrer une image, mais aussi à son écho aux ombres. La lumière a une présence visuelle et spirituelle qui m'attire incroyablement. Elle m'apparaît très puissante. Encore plus lorsqu'elle émerge d'une zone sombre. Quand je faisais des tests préparatoires, c'était vraiment important pour moi de travailler avec une seule source lumineuse, d'exploiter les ombres, le contre-jour. Mon point de vue et le positionnement de mon corps dans l'espace étaient d'une grande importance dans cette danse autour de l'image. Il en était de même pour le corps et le point de vue des spectateurs·trices, qui avaient été invité·e·s à se déplacer librement dans la salle durant la performance.

---

<sup>16</sup> Le mascaret est un phénomène relié à la marée montante et qui, selon les conditions, a le potentiel de provoquer une vague déferlante pouvant mesurer jusqu'à un mètre de hauteur dans la rivière Petitcodiac, près de Moncton.

<sup>17</sup> Dans cette métaœuvre réalisée à l'hiver 2019, je réfléchissais à mon processus de création par le biais de ma pratique photographique, à travers mon rapport à la caméra, à la chambre noire, à l'image, à sa fabrication, à sa matérialité, à l'empreinte visuelle et à la mémoire. Le choix d'une image réalisée au Boisé me permettait aussi de parler du soin et de la tendresse que je porte à ce lieu.

La création de cette œuvre a été un moment très important pour moi. J'ai pu comprendre que la lumière, en tant qu'éclairage, détermine mon sujet, car elle établit l'ambiance, l'atmosphère. Elle donne le ton. Elle marque l'esprit, participe à la construction du souvenir. Et c'est à travers elle que je parviens à partager ce que je ressens, l'expérience que je vis. J'ai un attrait particulier pour le clair-obscur.

En créant cette méta-œuvre, j'ai compris que lorsque je travaille en performance ou en installation (et alors que je m'éloigne de mon *alma mater*, la photographie), je continue d'accorder beaucoup d'importance à l'éclairage, de travailler avec la lumière pour créer des atmosphères, comme celles que je rencontre spontanément sur le terrain. Ça m'est apparu très nettement lors de l'activation performative de mon laboratoire installatif créé lors de Travaux dirigés 1, *Dans le jardin je me suis retrouvée* (automne 2019) avec ses multiples zones d'action, délimitées par différents éclairages que j'allumais et que j'éteignais au fil de la performance. Lors de la présentation de mon projet final de maîtrise à la galerie, j'ai voulu utiliser la lumière pour moduler différentes ambiances, des zones plus vives, d'autres plus douces, plus éteintes.

Par exemple, en entrant dans la petite salle de la Galerie de l'UQAM, sur la gauche, la luminosité était plus grande sur le premier groupement d'œuvres que l'on rencontrait. Le placement des tissus suspendus créait des ombres projetées. Pour donner plus d'impact à la boîte lumineuse, j'ai choisi de garder cette zone plus sombre. Elle produisait un effet magnétique sur les personnes : elles y étaient attirées comme peut l'être un papillon de nuit à un lampadaire. Je pense que le paysage sonore du Boisé a aussi joué un grand rôle dans l'attraction produite par cette œuvre. Il donnait l'impression, combiné au rétroéclairage, de la possibilité d'une image en mouvement. Je pense que les référents constituant cette trame (sonorités d'oiseaux, de voix, de moteurs et d'avions) ont permis de complexifier l'espace que j'évoquais dans l'installation, de préserver la dimension urbaine caractéristique du Boisé Saint-Sulpice. D'activer l'imaginaire du public au-delà d'une forêt idéalisée. Dans



le cas dans cette installation, le son a joué un rôle de liant, en créant une expérience réellement immersive, enveloppante.

Dans ma pratique élargie de l'image, j'ai amené avec moi des préoccupations que j'avais déjà en photographie. Le souci pour l'harmonie des couleurs qui m'habite dans la création des encres et de l'installation des tissus me fait penser à la dernière série photo que j'ai réalisée avant de travailler avec le Boisé, *Manœuvres du souvenir et de l'oubli* (2014-2017). Je pense que je te l'avais montrée. Je portais une attention particulière aux différentes températures de couleurs qui rythmaient la série de portraits, de natures mortes et de paysages. J'étais interpellée par la texture des choses, le contraste entre elles et comment cet effet était accentué, une fois aplati par l'image bidimensionnelle. Je retrouve avec plaisir ces contrastes de textures lorsque je travaille avec les encres de plantes : certaines laissent de petites poussières, d'autres semblent se repousser ou s'attirer. Certaines sont luisantes comme du vernis lorsqu'elles sont sèches, d'autres sont très mates. Certaines s'effeuillent avec le temps. J'en ai numérisé et agrandi quelques-unes par sections, je te montrerai !

Quand tu visitais l'exposition, as-tu ressenti un effet haptique en te promenant à travers les tissus ? Plusieurs personnes m'ont mentionné avoir eu envie d'y toucher, de les flatter. Ça m'a fait plaisir à entendre. Pour produire l'installation textile de *Par-delà la forêt se trouve un jardin*, il y a eu d'abord le choix des tissus, du coton, du lin et de la soie biologiques, fabriqués éthiquement. Ça me semblait cohérent de travailler avec des tissus produits de façon écoresponsable. Il y a ensuite eu la découverte des couleurs telles qu'offertes par les plantes lors de leur transformation en teintures, que je me suis refusée à modifier<sup>18</sup>. Je voulais travailler à partir de ce que la plante avait à « livrer » directement : enregistrer un moment, une expérience, en ne cherchant pas une couleur spécifique ou une représentation particulière. J'avais l'impression de laisser la parole aux plantes. C'est la

---

<sup>18</sup> En teinture végétale, on utilise traditionnellement des adjuvants pour modifier les couleurs : du cuivre, du fer, de la craie, de l'ammoniaque, de la lessive de cendres, du carbonate de soude, etc.

même chose qui se joue lorsque je travaille avec mes encres. J'ai tout simplement travaillé à partir des couleurs obtenues par la méthode d'extraction la plus simple, soit par décoction ou par fermentation. Ces couleurs issues de la terre entrent naturellement en dialogue avec le reste des œuvres-documents, d'une façon complémentaire. Pour trouver la bonne composition visuelle, j'ai fait des tests afin de déterminer l'emplacement de chacune des couleurs dans la galerie, pour induire un parcours tout en douceur. J'ai réfléchi aux associations de couleurs, aux affects qu'elles suscitent, aux relations entre les éléments et au parcours émotionnel, intellectuel et kinesthésique que je souhaitais faire vivre aux personnes qui rencontrent mon travail.

Ce travail de mise en espace m'a renvoyée au processus de composition d'une séquence photographique que Darren Champion (2017), théoricien de la photographie contemporaine, nomme « photographic narrative ». Il définit une tendance récente en photographie pour présenter une séquence d'images. Je m'identifie vraiment à cette façon de faire dans mon approche photographique et cette mentalité a continué à m'habiter lors de la préparation de l'exposition. L'idée derrière ce concept de « photographic narrative » est de travailler à partir d'une thématique centrale, dans mon cas : les enjeux spécifiques à l'écosystème du Boisé en relation avec la présence humaine. Chaque image, ici les œuvres-documents, permet d'aborder une variété de sujets reliés au thème. La construction narrative s'opère via l'ordre de présentation de ces fragments, par le rythme qui s'impose, à l'intérieur d'un univers narratif autoportant. Chaque fragment ajoute au propos et complexifie le message, jusqu'à la dernière pièce qui vient en quelque sorte conclure le propos, ou encore procéder comme une ouverture sur la suite. Par cette approche à la narrativité, le·la spectateur·trice vit une expérience, l'œuvre lui demandant un engagement sur le plan intellectuel et émotionnel pour établir des liens et dégager le sens. Le positionnement et l'inclusion de chaque œuvre-document ont été réfléchis avec soin, en considérant chaque nouvelle couche de signifiant, pour construire un narratif évolutif et induire une réflexion. L'expérience immersive prend toute son importance pour amener le public à prendre sa place et à se situer par rapport à l'objet de l'installation. Ma façon de

créer l'installation-jardin est donc très influencée par cette conception du « photographique narrative ».

Comme tu as pu le voir durant l'exposition, plusieurs personnes ont suivi le parcours que je tentais de suggérer, mais d'autres se sont plutôt faufilees sur la droite, directement vers la vidéo, les phragmites et la deuxième lettre. Cette façon alternative de découvrir l'exposition leur donnait, dès le départ, une vue d'ensemble sur l'installation textile et leur permettait de se déposer (grâce aux bancs qui se trouvaient devant la projection vidéo) dans un temps d'arrêt au début du trajet plutôt qu'à la fin. J'aime ça ! Avec du recul, c'est drôle de penser au contrôle que je voulais exercer sur l'expérience des autres, par rapport à la façon très libre avec laquelle la plupart des personnes ont traversé l'exposition. Ce que j'ai pu observer durant mes périodes de présence en galerie m'a ouvert l'esprit là-dessus.

Je me demande si tu auras le temps de me répondre avant de revenir à Montréal. Que dirais-tu de se voir au Boisé, à ton retour du Nouveau-Brunswick ?

Bien à toi,

Annie France

13 avril 2020

Le jardin, c'est un espace que l'on défriche, que l'on aménage, que l'on construit. Un lieu où l'humaine fait pousser des plantes potagères, des fleurs. Le jardin est un espace de travail, d'œuvre et d'action, dit Hannah Arendt.<sup>19</sup> J'y considère le compagnonnage et l'organicité, les semences naturelles qui viennent s'y déposer. S'ensuit une prise de décision. Le jardin est un lieu d'architecture où se rencontrent la vie des plantes et l'individualité de la jardinière, le *je*. Mes interventions esthétiques, vitales et expérimentales distinguent le jardin de la forêt et plus largement, de ce que nous nommons paysage. Elles reflètent ma compréhension du monde. La vie du jardin m'aide à approfondir cette compréhension, à garder ma curiosité en éveil.

Le jardin est un lieu clos et protégé. Il peut être délimité par le début et la fin des plantes en terre, mais aussi par des murs, des arches, l'espace entre la maison et la clôture. On peut l'apercevoir depuis la fenêtre. Cet emplacement en fait un lieu intime, personnel, auquel seul·e·s quelques privilégié·e·s ont accès. S'y trouve parfois, en son centre, un jardin secret. Le noyau de la relation intérieur/extérieur.

Le jardin est un lieu de mémoire, de souvenirs. J'y vis des événements qui me laissent des impressions fortes, qui m'affectent. Une couleur, une rencontre entre insectes, la lumière qui danse sur les surfaces, les plantes qui prennent des proportions démesurées, les fleurs en éclat (je pense à Annie Dillard, *Pèlerinage à Tinker Creek*). Je les partage à quelques occasions avec des personnes proches, mes ami·e·s, ma famille.

---

<sup>19</sup> Hannah Arendt (1958) dans Robert Harrison (2007), p. 19-20. Harrison fait le rapprochement entre la *vita activa* de Arendt et l'histoire d'Adam et Ève au jardin d'Éden. Je fais un lien plus vaste avec ce que représente le jardin pour moi, selon ma compréhension de la *vita activa*.

Le jardin est un espace de contemplation *sublunaire*. Il me permet un moment de fuite hors du monde. Un moment de méditation, d'observation attentive du moment présent. Le corps doit s'y mouvoir. S'y trouvent des sentiers, des obstacles, et un parcours s'inscrivant dans un rituel s'y produit. Comme lors de mes visites au Boisé. Faire le tour du jardin en favorise une vision globale, mais la vision fragmentaire s'impose constamment. L'ombre et la lumière y jouent un grand rôle. Tout se trouve à proximité, à échelle observable, à l'œil nu ou à la loupe, pour la satisfaction des plus curieux·euses, de celles et ceux qui ont du temps, qui prennent le temps, pour observer la vie se mouvoir, la lumière changer, les cycles de vie et de mort faire leur chemin, les strates qui s'accumulent au fil du temps, les récits de vie. Les plantes qui guérissent et celles qui empoisonnent s'y côtoient.

Le regard sur les petites choses entraîne le retournement du regard vers soi ; le sanctuaire constitué par le jardin permet l'introspection. C'est donc un espace d'individuation, mais aussi un espace de prise de puissance, d'autonomisation, d'autodétermination (cultiver, entretenir, aménager, rêver, faire vivre, se ressourcer).

Au-delà d'un espace du soi, c'est un espace d'empathie et de soin pour les autres êtres vivants. Que m'est-il révélé lorsque la nature prend le dessus, que je la laisse faire au-delà de mon plan initial ?

Vendredi 8 octobre 2021

To love a place is not enough, we must find ways to heal it.  
Are we not bound to heal the wounds that we inflict?

*Braiding Sweetgrass, Robin Wall Kimmerer*

Cher Étienne,

Ces mots de Robin Wall Kimmerer<sup>20</sup> me guident. Font écho à ce que j'ai intimement compris à travers ma relation au Boisé. Merci encore de m'avoir offert ce livre en version audio. Kimmerer en fait la lecture de sa voix douce et puissante à la fois, et ses mots nous bercent, provoquent de nouvelles réalisations. Par des récits humbles, elle nous transmet une philosophie et une sagesse propres au peuple Potawatomi (le sien) et à d'autres peuples autochtones, quant à notre place et notre rapport à la nature. Au-delà de l'expression de mon amour du Boisé, au-delà du partage de ses enjeux, de ce qui le menace, comment puis-je aider à panser ses blessures ? En y posant certains gestes de soin, bien sûr. Il m'apparaît que parfois la douceur doit être contrebalancée par une certaine brutalité, une violence.<sup>21</sup> Comme lorsque je suis allée arracher les phragmites et déterrer leurs rhizomes, dans une tentative d'éradication. (Merci d'avoir occupé le rôle de caméraman et de garde de sécurité, à deux reprises !) Je détruisais littéralement la surface de la terre avec ma pelle et ma fourche, et même si j'avais un objectif bien intentionné, j'avais peur de nuire, de détruire. Le temps m'a permis de voir que des semences en attente dans le sol ont pu germer. Ces autres plantes, tel qu'espéré, ont pris la place des *phragmites australis*, et leur croissance a pu être contenue (sous toute réserve de mes récentes observations sur le terrain).

---

<sup>20</sup> Robin Wall Kimmerer est professeure de biologie environnementale et forestière, écrivaine et directrice du Center for Native Peoples and the Environment de l'Université de l'État de New York, ESF-Suny.

<sup>21</sup> Anne Dufourmantelle (2013). Voir *Douceur pure?*, p. 70.

Je demeure avec la question suivante : par le biais des arts visuels, comment, au-delà de ces enjeux très situés, partager avec les autres un sentiment d'attachement et d'urgence, et comment faire ouvrir les yeux, motiver la prise d'action, sur ces problèmes qui finalement touchent toute la planète ?

Je pense qu'une partie de la réponse consiste à faire des rapprochements entre l'espace dit naturel et l'espace dit culturel. Comme tu le sais, l'idée de jardin s'est immiscée dans ma façon de percevoir le Boisé. Pour moi, il agit de la même façon qu'un jardin paysager entourant la maison : il en devient l'extension<sup>22</sup>. Il nous appartient, mais aussi nous échappe. On tente d'y exercer un grand contrôle, mais la nature y reprend la plupart du temps ses droits. On ne peut que l'encourager à aller dans une certaine direction. Le Boisé constitue pour moi une équivalence à cette conception du jardin. Sa personnalité est définie par ses usagers·ères, par le Comité Écologique du Grand Montréal, qui l'entretient comme il le peut, selon ses moyens. Mais je me suis approprié cet espace. Et cette vision du Boisé, reflet du jardin planétaire<sup>23</sup>, m'a amenée à vouloir créer une expérience enveloppante en galerie, à développer une installation immersive dans laquelle des fragments seraient assemblés pour former un tout. L'impact de chacun des fragments, individuellement, a été considéré avec attention, mais aussi dans l'effet d'ensemble. Certains d'entre eux offrent des moments de pause, de respiration, alors que d'autres demandent plus d'investissement de la part du public.

J'ai conçu le jardin-installation de l'exposition *Par-delà la forêt se trouve un jardin* comme une image mentale de ma relation au lieu. Ceci me permettait de dévoiler les détails de l'évolution de ma relation à la nature, d'exprimer un paysage intérieur personnel. Hamish

---

<sup>22</sup> Anne Cauquelin (2005).

<sup>23</sup> Terme développé par l'écrivain, jardinier et biologiste Gilles Clément en 1992. La notion de jardin planétaire permet de concevoir la planète comme un immense jardin, de la penser au-delà des frontières qui la fragmentent, pour réfléchir à son équilibre en fonction de trois constats : la finitude écologique, le brassage planétaire et la couverture anthropique.

Fulton a dit : « an image cannot compete with an experience. » (Ardenne, 2019, p. 191) Il me semble que c'est une chose que j'ai ressentie avec la photographie, qui n'exprimait qu'une infime partie de mon expérience sur le Boisé. Créer une nouvelle expérience m'est apparu comme une meilleure méthode pour partager et faire ressentir à d'autres mon affection pour le Boisé et mes questionnements. Dans *Marcher, créer : déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle* (2002), Thierry Davila me semble distinguer l'expérience du territoire comme une relation personnelle pour l'artiste, alors que l'exposition propose plutôt une nouvelle expérience de l'espace et du territoire pour les visiteurs·euses. Le public peut ainsi vivre sa propre expérience du lieu, qui est engendrée dans cet interstice entre le réel et l'imaginaire. En parlant d'une œuvre du collectif Stalker, Davila dit qu'il en revient aux personnes visitant l'exposition de faire quelque chose de la proposition immersive qui leur est faite, d'en tirer leurs constats, leurs conclusions (p. 148-150). J'en retiens qu'il leur revient d'imaginer le territoire, mais surtout la relation qu'elles et ils ont avec la nature, et celle qu'il leur serait possible d'avoir.

J'ai choisi de concevoir mon installation en combinant objets naturels, documents et œuvres résultants de ma relation au Boisé Saint-Sulpice. J'avais pour objectif de transmettre mon parcours et mes émotions face à la nature, mon expérience, en partant d'une approche très contemplative (héritée des Lumières), pour cheminer vers une posture où je ne me demande plus *faut-il* agir ? mais plutôt « *comment* agir ». <sup>24</sup> Ma recherche sur la meilleure stratégie pour éradiquer ou réduire la puissance des phragmites, l'action performative que j'ai présentée sous forme de vidéo, découle de cette recherche du *comment*. Tout comme l'était l'acte de teindre les tissus suspendus, qui évoquaient une forêt, à l'aide des plantes néfastes qui contribuent à diminuer la biodiversité du Boisé.

---

<sup>24</sup> Catherine Larrère a abordé ces questions le 7 octobre 2021 dans le cadre de la conférence en ligne *Penser et agir avec la nature*, organisée par *figura*, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire de l'UQAM.



Je voulais créer un espace autre dans la petite salle d'exposition de la Galerie de l'UQAM. Un espace où le·la visiteur·euse se sentirait apte à s'évader, à oublier l'espace muséal, la ville et ses rythmes, et à entrer dans un monde imaginaire qui lui permettrait d'observer, d'être touché·e, de se projeter. De se plonger dans un espace d'intériorité. Je voulais qu'il y ait plus de place dans l'esprit et dans le corps, pour qu'un ralentissement puisse s'opérer. Que les gens soient amenés à réfléchir à leur rapport aux plantes. Je souhaitais inciter une réflexion sur les conséquences de l'objectification de la nature par les humain·e·s et d'une utilisation qui se fait généralement sans trop se soucier des impacts sur les autres êtres, vivants et non vivants.

Avec mon exposition, j'ai cherché à partager mon expérience dans une formulation toute personnelle que les autres puissent ressentir, expérimenter et s'approprier. J'ai voulu créer une filiation entre le·la spectateur·trice, l'œuvre et moi. Je visais à le·la faire voyager à travers des émotions suscitées par les différents fragments, parfois plus petits ou subtils, comme la trame sonore, les odeurs ou encore la petite œuvre réalisée avec les encres végétales, d'autres fois par quelque chose de plus englobant ou aspirant, comme l'installation textile, la boîte lumineuse ou la projection vidéo. L'idée était d'offrir un parcours cohérent capable de déclencher des ressentis et des réflexions. Sur la question de lier les fragments en un tout, les œuvres-documents comme je les appelle, tes mots<sup>25</sup>, rendant compte des théories de Christian Cay Lorenz Hirschfeld, théoricien allemand de l'art des jardins, ont beaucoup alimenté ma réflexion. J'ai retenu que le mouvement émotionnel entre les différentes scènes d'un jardin permet de les lier, lorsque leur impact potentiel (affect et sens) est pris en compte par l'architecte-paysagiste. J'ai tenté de faire cela de mon mieux lors de la conception de mon jardin-installation.

À un moment dans ton article, tu cites Hirschfeld, alors qu'il décrit de façon très poétique les effets de différents éléments sur les sens dans le jardin. Ce passage souligne

---

<sup>25</sup> Étienne Morasse-Choquette (2020)

l'importance accordée à l'expérience des sens dans la conception du jardin. Cela m'a marquée, s'est reflété dans mon désir de transmettre l'archivage du sensible que j'opère avec le Boisé, dans une expérience qui aurait le potentiel de générer une réflexion interne. Il me semble que cette approche par les sens renforce la puissance de l'expérience immersive et somatique que je voulais faire vivre avec mon installation. En tant qu'artiste, je prends deux postures que je veux aussi faire prendre au·à la visiteur·euse de l'expo : l'une est sensuelle et immersive, l'autre réflexive. Tout ce qui interpelle les sens (les tissus colorés, les jeux d'éclairage, les odeurs, les sons, le vent occasionné par la ventilation de la galerie et les matières brutes) participe à rendre possible l'immersion. En partageant ma vision de la nature, ses artéfacts, je voulais que le public puisse s'approprier les enjeux qui me sont apparus, qu'il s'intéresse à la diversité biologique et qu'il souhaite la protéger... À la fin du *Manifeste du Tiers paysage* (2014), se trouve l'essai « Évolution et mise en pratique du concept du Tiers paysage ». Gilles Clément y aborde l'importance de savoir nommer ce qui nous entoure pour en comprendre le fonctionnement et pour avoir une empathie envers notre environnement naturel, pour agir avec respect. Je voulais amener les spectateurs·trices à réfléchir sur leur rapport à la vie, aux plantes et à la nature, et sur les actions qu'il leur est possible de poser dans leur environnement immédiat.

Ces deux postures se concrétisent parfaitement dans le rapport formel entre la boîte lumineuse et la projection vidéo, qui ont été considérées avec soin. Ces œuvres se sont retrouvées sur le même mur, bien que séparées par la colonne et l'installation textile, pour que le public soit amené à les mettre en relation, y sente ces deux positions. D'un côté une image séduisante, idéalisée, mystérieuse du lieu, de l'autre, une image nette et précise, où le même lieu et l'action qui y prend place sont présentés simplement. Une image douce, issue du rêve, versus une image de labeur, où la violence de l'éradication fait partie du soin à apporter à l'écosystème. Je crois que c'est ce qui traduit le mieux l'évolution de ma posture personnelle de la contemplation à la nécessité de passer à l'action, afin de désobjectifier la nature, de m'en approcher réellement, d'en faire partie.

Cher Étienne, merci pour ton soutien et pour nos discussions tout au long de mon parcours. Je suis choyée de t'avoir.

Avec tout mon amour,

Annie France

une image fixe  
la lumière qui t'effleure, te jaunit  
encore plus que les feuilles de l'érable

une petite tache verte qui persiste  
le nerprun cathartique se rend  
une petite tache verte qui persiste  
envahissant  
les pensées, le sol, les racines dérangées  
subsistance accrochée

ici

il y avait un champ de carottes sauvages  
des fleurs blanches au bouton rouge  
au bouton rose

l'odeur des mélilots  
anéantie par la déneigeuse  
recueillie par l'huile d'amande douce

## CONCLUSION

10 octobre 2021

Je me suis arrêtée au Boisé en revenant de travailler, vers 17 h 15. Le soleil se couche plus tôt maintenant, autour de 18 h 30. C'est une belle journée d'automne. La chaleur de l'été continue de se déverser dans le mois d'octobre, comme si ses réserves étaient infinies.

Il y a des feuillages encore verts, d'autres sont jaunes, rougissants. Le plus beau feuillage rouge est cramoisi, produit par la vigne envahissante appelée *parthenocissus quinquefolia*, qui grimpe dans tous les sens et qui crée des compositions colorées partout où je regarde.

J'ai passé environ trente minutes assise au bord de l'étang. Le sentier qui le longe était inondé du côté du sentier principal. Ça fait que pas beaucoup de personnes se sont aventurées de ce côté-ci, à cause de la vase et de l'eau. J'étais complètement seule et silencieuse. J'ai pu observer toutes sortes d'oiseaux, des mésanges, des bruants, des cardinaux rouges. Des oiseaux que je ne saurais pas nommer, petits comme une feuille de peuplier faux-tremble. Je les regarde vivre leur vie, ils voltigent de branche en branche, lâchent de petits chants par-ci par-là, comme des appels au bonheur. C'est nouveau pour moi de prendre le temps de m'attarder aux oiseaux plutôt qu'aux plantes.

Il y a plusieurs avions qui traversent le ciel pendant que je suis là. Le bruit qu'ils émettent avait quelque chose d'agressant à leur retour après le plus fort de la pandémie. Aujourd'hui, j'y trouve quelque chose de rassurant.

Le canal d'où s'écoule habituellement l'excédent d'eau de l'étang vers un petit ruisseau est bouché. Le niveau d'eau est aussi haut que la terre. Une jeune femme et sa mère s'approchent de moi et tentent d'inciter leur golden retriever à aller nager. Il semble confus, inintéressé. Il rejette leurs encouragements. Elles me saluent et repartent.

J'ai continué d'observer quelques instants encore, les feuilles jaunes se détacher des peupliers, se poser un peu lourdement à la surface de l'étang. Les confondant parfois avec de petits oiseaux bruns.

La lumière baisse. Je me rends à *La Friche* pour voir ce qui se passe avec les phragmites. Il n'y en a plus aucun. Juste des herbes folles et de nouvelles plantes. Je trouve ça tellement touchant de voir qu'une action que j'ai posée, qui me semble si minime, ait cet impact-là. J'ai l'impression d'avoir travaillé en équipe avec la nature pour combattre les phragmites. Maintenant, il y a quand même pas mal de nerpruns qui poussent dans ce secteur, mais il y a aussi des ormes. C'est emballant d'imaginer que ces jeunes arbres vont devenir grands et que cette zone limitrophe pourrait devenir le Boisé. C'est vraiment beau.



Vendredi 17 décembre 2021

Cher·ère Rémi,

La fin est toute proche, je le sens. Je suis en train de compléter la rédaction de mon mémoire. J'essaie de prendre un peu de recul, de me poser. J'ai noté les questions « sans réponses » que tu m'as signalées après ta relecture. J'aimerais y répondre. L'écriture du mémoire s'est faite sur un temps long. Le même temps long de ma rencontre avec le Boisé, du travail en atelier. Tout me demande un investissement, une grande énergie, balancée d'un long recul. Quoi qu'il en soit, l'écriture m'a procuré beaucoup de plaisir au-delà de ses inévitables difficultés. Rassembler les fragments, les ordonner, rédiger les lettres, équilibrer les contenus et les approches stylistiques était un bel exercice. J'ai la chance d'assumer mon écriture poétique en public, elle qui se développait jusqu'à maintenant à l'abri des regards. Au cœur des pages de mes carnets, elle poussait timidement. Je te remercie de tes encouragements concernant l'inclusion de mes poèmes.

Durant la maîtrise, je me suis accordée le temps et l'espace, le droit je dirais, d'explorer les fondations de ma pratique. J'en avais restreint les contours par mon usage exclusif de la photographie. Mon approche d'ouverture au Boisé, à l'affect que notre relation produisait en moi, m'a permis de me re-découvrir comme artiste visuelle et de m'engager dans une réflexion agençant différentes disciplines et procédés. Mon champ de recherche-crédation s'est élargi. Je pense à la suite, à l'après-maitrise. Il y a déjà des projets de résidences et d'exposition en mouvement. Ma recherche-crédation des dernières années a ouvert la porte au travail avec les plantes comme point de départ pour réfléchir à notre interconnexion avec la nature. Les plantes envahissantes, les mauvaises herbes, le contact avec soi, le soin, l'habiter, le jardin, les cycles de vie : tous continueront de peupler mes réflexions sur notre rapport au monde.

Tu me demandes ce qui va me guider, me motiver dans mes prochaines explorations. Avant la maîtrise, je voyais ma pratique comme un moyen d'étudier ce qui unit un être à un lieu, par la photographie. Cela me semblait parfois contraignant. Je ne suis pas certaine d'encore vouloir formuler ma démarche ainsi. Je me laisserais plutôt guider par les concepts et thématiques qui ont émergé de mes recherches des dernières années. J'ai envie de développer l'aspect performatif de ma pratique, ainsi qu'une approche en art infiltrant, contextuel. Mes prochaines résidences me donneront l'occasion de le faire. Je ne compte pas pour autant délaisser la dimension matérielle de ma démarche. Je souhaite continuer à creuser la relation aux mauvaises herbes par le biais de la fabrication d'encres et de teintures. Les images photographiques du Boisé accumulées durant mon parcours m'interpellent, je rêve d'en faire un livre d'artiste, un *photobook*, qui partagerait les multiples découvertes que j'ai captées au fil du temps dans ce lieu minuscule. Bien que ma réflexion sur l'art écologique et écoresponsable découle d'un processus de pensée très organique propre à ma relation au Boisé, ces pistes de travail m'intéressent et sans m'y attacher nécessairement, j'ai envie de continuer à les explorer.

Dans un projet entrepris à Saint-Hyacinthe, je travaille en partenariat avec le Jardin Daniel A. Séguin. Il est affilié à l'Institut de technologie agroalimentaire, et présente aux visiteurs·euses une horticulture ornementale, environnementale et nourricière. J'y suis allée à quelques reprises cette dernière année. L'équipe horticole a fait pousser des plantes tinctoriales pour moi. J'ai eu l'opportunité de récupérer des retailles d'arbres et des plantes coupées pour l'entretien paysager du jardin. Je réfléchis au rapport esthétique que nous avons avec la nature, avec ce que l'on considère comme laid ou nuisible, et que les jardinier·ères arrachent pour avoir un jardin « propre ». Je continue de faire le lien avec la maison, le jardin comme refuge que l'on aménage pour s'y sentir bien. Je tisse un lien plus grand cette fois avec la planète, notre maison à tous·tes. Je suis en train de concevoir une œuvre, une serre-courtepointe, à partir des mauvaises herbes du jardin, de cette idée d'abri, de toujours tout vouloir façonner pour le bien-être de l'humain à la manière capitaliste, en évitant de considérer honnêtement les milieux et les êtres que l'on perturbe pour arriver à

nos fins. Plastiquement, je commence à réfléchir plus sérieusement à la place de la couleur dans mon travail et à la façon dont j'en fais usage, à sa puissance d'évocation du vivant mais aussi, de la mort.

Une autre résidence à venir se fera en coproduction avec mon amie biologiste Alice. Là, nous serons dans une démarche d'art infiltrant. Nous travaillerons à partir d'un territoire forestier et d'un paysage floristique que nous choisirons avec la communauté. Avec eux, nous voulons échanger et partager des savoirs sur les plantes et les écosystèmes, en déhiérarchisant le plus possible les sources de connaissance (ex. : scientifique, anecdotique, intuitif, folklorique).

Tu me demandes également, qu'est-ce qui m'échappe toujours par rapport au Boisé, dans mon rapport à ce lieu, à la nature, au territoire. Je réalise que je ne suis pas prête à cesser de m'en préoccuper, à cesser de créer sans lui. Il y a les photographies dont je te parlais tout à l'heure, mais je sens qu'il y a plus. Mon intérêt récent pour les oiseaux qui le fréquentent me met sur une nouvelle piste pour parler de la biodiversité et de sa protection. Le Boisé continuera, pour longtemps, d'être un endroit fascinant pour moi. Que s'y passera-t-il dans un, deux, cinq ans ? Qu'aurai-je à dire là-dessus, à travers ma pratique ? Comme ma démarche est processuelle, il m'est difficile de le prédire.

Tellement de choses m'échappent dans mon rapport à la nature et dans ma compréhension de celle-ci ! Mon grand besoin d'aller m'asseoir et de connecter avec une forêt, un champ, un terrain vague, un lac, ou encore une craque dans le béton, est profond. J'ai de la difficulté à te l'expliquer mais c'est essentiel pour moi de l'approfondir, de vivre ces expériences le plus souvent possible. De retrouver des parties du Boisé en d'autres endroits, sur la Côte-Nord, en Gaspésie, au Nouveau-Brunswick, en Ontario, ailleurs dans le monde. Ça me touche, ça me connecte magiquement à tous ces autres lieux qui me sont moins familiers mais qui forment un tout, en fin de compte. Qui témoignent des processus de colonisation, des écologies humaines, individuelles et collectives. Je me sens prête à

tisser une relation avec un nouveau milieu. La mer a toujours fait partie de ma vie, et elle me semble très loin depuis que je vis à Montréal. J'éprouve le besoin de m'y reconnecter, de l'examiner autrement, à partir de ma collection d'outils artistiques augmentée, toujours par les moyens de l'affect, de la curiosité et du partage.

*Tout ce que je voudrais, c'est m'asseoir sur un rivage et jeter des pierres dans l'eau. Je voudrais lire également mais l'esprit libre. Et laisser toutes ces rides s'effacer d'elles-mêmes.*<sup>26</sup> Oui, tout ce que je voudrais, c'est m'asseoir sur un rivage. Me rendre à Matane, descendre derrière les gros rochers escarpés de la station de radio. Regarder les vagues poindre à mes pieds, pleines d'écume. Leur mousse blanchâtre en nuages gelés. La température serait glaciale, mais je serais bien habillée. Le soleil se coucherait, la lumière, rose, bleue, jaune et orangée se reflèterait dans l'eau, sur la surface humide du sable fin. Je serais attentive aux roches qui sont dé-couvertes l'espace d'un instant, quand la vague se retire. J'aurais froid aux mains, mais je resterais encore un peu. Les yeux fermés, je serais attentive encore, cette fois au bruit. Je choisirais une roche, pas trop grosse, à ramener avec moi. Mes gants seraient mouillés. Je me résoudrais à retourner à la voiture. J'ouvrirais le chauffage, je resterais quelques minutes encore dans le stationnement, à regarder le soleil disparaître sous le ciel, juste avant la mer.

Appelle-moi quand tu seras de retour, j'ai hâte d'avoir de tes nouvelles.

Ton amie,

Annie France

---

<sup>26</sup> Virginia Woolf (1984), p. 405

## ANNEXE A

Mardi 13 avril 2021

Chère amie,

C'est le cinquième printemps que je vois éclore au Bois St-Sulpice. Je me tiens dans le champ de Sanguinaires du Canada, qui a commencé à fleurir plus tôt que d'habitude cette année. C'est presque la fin de la floraison. J'ai la gorge serrée, je suis tellement reconnaissante de pouvoir assister à ça. J'observe ces petites fleurs blanches menacées d'extinction, pendant qu'elles dansent au gré du vent. Ce "champ" est en marge du sentier, un peu plus haut, et il est surtout infesté d'herbe à puce. Ça les protège de la cueillette!

Quand tu liras ces lignes, tu t'apprêteras à découvrir l'exposition qui résulte de ma relation à ce lieu. C'est fou comment, en étudiant son histoire, sa botanique, sa biologie, son écosystème et les propriétés tinctoriales et médicinales de ses plantes, je comprends mieux comment nous impactons la planète. Ce milieu est si fragile, d'une part par sa petite superficie, d'autre part par la vie urbaine très active qui le traverse et l'encercle. Ce que je trouve précieux et inspirant, c'est la présence des espèces qu'on y retrouve: certaines, rares, remontent à la forêt montréalaise datant de l'époque précoloniale!

Tout ça m'a amenée à réfléchir à la question des espèces envahissantes et à leur impact sur la biodiversité. J'ai constaté que ces plantes n'ont pas que des défauts! Certaines ont des propriétés colorantes intéressantes et, bien souvent, sont couplées de propriétés médicinales. Par exemple, le nerprun, qui me donne du vert, du jaune, du brun-doré et du bleu, a été importé au 17<sup>e</sup> siècle pour ses propriétés laxatives. Il y a aussi le millepertuis, source de jaune, qui peut servir de remède à la dépression légère ou encore comme agent cicatrisant. En décidant de travailler avec ces plantes mal-aimées, je contribue à les valoriser et à célébrer leurs pouvoirs. Mon guide d'identification en main, je prélève uniquement ce dont j'ai besoin, en respectant la méthode de cueillette responsable que tu m'as enseignée. Certaines plantes ont été récoltées ailleurs afin de ne pas nuire. Je te nomme les plantes que j'ai utilisées pour mes encres et mes teintures: le nerprun cathartique et le nerprun bourdaine, le peuplier deltoides et tremuloïdes, le sumac vinaigrier, l'alliaire officinale, la vigne vierge de Virginie, la tanaisie vulgaire, la verge d'or, l'armoise et l'oseille. Bonne visite!

Chaleureusement,  
Annie France

Jeudi 14 mai 2021

Allô mon amie!

Dans mon travail avec les espèces envahissantes, j'ai découvert que j'aime beaucoup travailler avec le nerprun, une plante très généreuse en termes de couleurs. C'est aussi l'espèce la plus envahissante au boisé. À chaque été, il y a une corvée qui dure un mois. Les travailleurs coupent des arbustes et recouvrent les troncs restants, et leurs racines, de sacs noirs. Le pouvoir redoutable du nerprun réside dans ses racines, qui dégagent des toxines dans le sol. Ces toxines empêchent toute autre plante de s'épanouir. À chaque été donc, ils reprennent la tâche dans une nouvelle zone.

Je me suis demandé ce que je pouvais faire, de mon côté, pour contribuer au bien-être du boisé. Pour tenter de lui rendre la pareille. J'ai repéré une petite colonie de phragmites, du côté de la friche, qui prend de l'expansion chaque année. Tu sais, c'est la plante-plumet qui se voit sur le bord des autoroutes. C'est l'une des plantes des plus difficiles à déloger, et qui sert très peu la biodiversité quand elle devient monoculture. J'ai commencé à retirer les plantes et leurs rhizomes. Après une première "séance", j'ai appris, en lisant le mémoire de Geneviève Collin (tu peux le trouver sur internet, elle a gradué en environnement à l'Université de Sherbrooke en 2015), qu'une meilleure méthode consistait plutôt à l'ensemencement d'espèces végétales compétitrices. Il faut savoir que la plante peut survivre si le reste 0,25mm de rhizome dans la terre - toute une survivante! Donc j'ai récolté des graines de millepertuis et de monarde fistuleuse qui poussaient pas loin. Je les ai semées chez moi et j'irai les planter bientôt, à la place des phragmites, quand elles seront prêtes.

Je prendrai soin d'observer l'évolution de cette expérience au fil de l'été. Mon espoir est surtout que la monarde et le millepertuis soient assez fortes pour reprendre une part du territoire occupé par le phragmite.

J'ai hâte de savoir ce que tu en penses - n'hésite pas si tu as des conseils de biologiste à me donner.

Avec toute mon affection,  
Annie France

## BIBLIOGRAPHIE

- Ardenne, Paul. (2019). *Un art écologique : création plasticienne et anthropocène*. Lormont : Le Bord de l'Eau.
- Arendt, Hannah. (1993). *La Condition de l'homme moderne*. (Georges Fradier, trad.). Paris : Presses Pocket. (Publication originale en 1958)
- Asselin, Olivier et Lamoureux, Johanne. (Janvier-mars 2002). Autofictions. Les identités électives. *Parachute*, (105, Autofictions). p. 10-19
- Bachelard, Gaston. (2009). *La poétique de l'espace* (10<sup>e</sup> éd.). Paris : Presses universitaires de France. (Publication originale en 1957)
- Barthes, Roland. (1980). *La chambre claire : note sur la photographie*. Paris : Gallimard.
- Béliveau, Stéphanie. (2018). *Stéphanie Béliveau : le soin des choses*. Montréal : Éditions du Noroît. <https://www.lesoindeschoses.com/publication>
- Béliveau, Stéphanie. (2019). *Le soin des choses* [installation multidisciplinaire]. Maison de la culture Côte-des-Neiges, Montréal, Canada. <https://www.lesoindeschoses.com/>
- Bertrand, Pierre. (2009). *Pourquoi créer ?* Montréal : Liber.
- Campion, Darren. (2017). *On Narrative*. <https://darrencampion.com/2017/03/07/on-narrative-part-1/>
- Careri, Francesco. (2013). *Walkscapes : la marche comme pratique esthétique* (Jérôme Orsoni, trad.). Paris : Éditions Jacqueline Chambon, Actes Sud pour la traduction française.
- Cauquelin, Anne. (2005). *Petit traité du jardin ordinaire*. Paris : Payot & Rivages.
- Chollet, Mona. (2015). *Chez soi, une odysée de l'espace domestique*. Paris : Zones, La Découverte.
- Clément, Gilles. (concept développé en 1992, publié en ligne) *Le jardin planétaire*. <https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=http%3A%2F%2Fwww.gillesclement.com%2Fcat-jardinplanetaire-tit-Le-Jardin-Planetaire#>

- Clément, Gilles. (2014). *Manifeste du Tiers paysage*. Paris : Sens & Tonka. (Publication originale en 2004)
- Clément, Gilles. (2019). *La sagesse du jardinier*. Paris : Éditions du 81.
- Collectif. (2017). *Faire partie du monde: réflexions écoféministes*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- Davila, Thierry. (2002). *Marcher, créer : déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle*. Paris : Éditions du Regard.
- Delpeux, Sophie. (2010). *Le corps-caméra : le performer et son image*. Paris : Textuel.
- Dillard, Annie. (2008). *En vivant, en écrivant*. (Brice Matthieussent, trad.). Paris : C. Bourgois. (Publication originale en 1996)
- Dillard, Annie. (2010). *Pèlerinage à Tinker Creek* (Pierre Gault, trad.) Paris : C. Bourgois. (Publication originale en 1990)
- Dubois, Philippe. (1990). *L'acte photographique et autres essais*. Bruxelles: Éditions Labor.
- Dufourmantelle, Anne. (2013). *Puissance de la douceur*. France : Éditions Payot-Rivage.
- Fel, Loïc. (2009). *L'esthétique verte : de la représentation à la présentation de la nature*. Seyssel : Champ vallon.
- Frère Marie-Victorin. (1982). *Croquis Laurentiens*. Montréal : Fides. (Publication originale en 1920)
- Frère Marie-Victorin et al. (2002). *Flore laurentienne, 3ième édition*. Boucherville, Québec: Gaëtan Morin Éditeur. (Publication originale en 1935)
- Gravel, Pauline. (2021, 19 juin). *Des plantes pour éliminer les indésirables*. Le Devoir. <https://www.ledevoir.com/societe/science/612162/jardin-botanique-de-montreal-des-plantes-pour-eliminer-les-indesirables>
- Grenier, Catherine. (2008). *La revanche des émotions : essai sur l'art contemporain*. Paris : Seuil.
- Guibert, Hervé. (1981). *L'image fantôme*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Guattari, Félix. (1989). *Les trois écologies*. Paris : Gallilée.
- Hache, Émilie. (2016). *Reclaim : recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis.



- Harrison, Robert. (1992). *Forêts: essai sur l'imaginaire occidental* (Florence Naugrette, trad.). Paris: Flammarion.
- Harrison, Robert. (2007) *Jardins : réflexion sur la condition humaine* (Florence Naugrette, trad.). Paris : Le Pommier.
- Havercroft, Barbara. (2017). Autobiographie et agentivité : répétition et variation au féminin. Dans Hamel, J-F., Havercroft, B. et J. Lefort-Favreau (dir.), *Politique de l'autobiographie : engagements et subjectivités*. (p. 265-280). Montréal : Nota Bene.
- Hill, John. (2006). *Walker Evans : Lyric Documentary*. Göttingen, Allemagne: Steidl.
- Kimmerer, Robin Wall. (2013). *Braiding Sweetgrass : Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*. Minneapolis, Minnesota : Milkweed Editions.
- Krauss, Rosalind. (1993). Notes sur l'index (p. 64-91) in *L'originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes* (Jean-Pierre Criqui, trad.). Paris : Macula. (Publication originale en 1977)
- Lamoureux, Gisèle et al. (1988). *Plantes sauvages des villes et des champs*. Saint-Augustin (Portneuf), Québec : Le groupe Fleurbec.
- Lanaspeze, Baptiste et Schaffner, Marin. (2021). *Les pensées de l'écologie : un manuel de poche*. Marseille : Wildproject.
- Larrère, Catherine. (2021, 7 octobre). *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*. Conférence en ligne organisée par *figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire*. UQAM, Montréal, Québec. <http://figura.uqam.ca/actualites/penser-et-agir-avec-la-nature>
- Latour, Roger. (2009). *Guide de la flore urbaine*. Québec : Fides.
- Le Breton, David. (2012). *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*. Paris: Éditions Métailié.
- Le Breton, David. (2000). *Éloge de la marche*. Paris: Éditions Métailié.
- Macé, Marielle. (2019). *Nos cabanes*. Lagrasse : Verdier.
- Maris, Virginie. (2015). *Philosophie de la biodiversité: petite éthique pour une nature en péril*. Paris : Butet-Chastel.

- Maris, Virginie. (2018). *La part sauvage du monde: penser la nature dans l'Anthropocène*. Paris : Éditions du Seuil.
- McGrath et al. (2005). *Point & shoot : performance and photography*. Montréal : Dazibao.
- Mongeau, Serge. (2017). *L'écophilosophie ou la sagesse de la nature*. Montréal : Écosociété.
- Morasse-Choquette, Étienne. (Printemps 2020). Jardiner pour l'œil et pour l'oreille : le destin musical de la *Théorie de l'art des jardins* (1779-1785) de C. C. L. Hirschfeld. *Intermédialités*, (35, jardiner). <https://doi.org/10.7202/1076370ar>
- Morizot, Baptiste. (2020a). *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles : Actes Sud.
- Morizot, Baptiste. (2020b). *Raviver les braises du vivant*. Arles : Actes Sud.
- Naess et al. (2017). *Une écophilosophie pour la vie: introduction à l'écologie profonde*. Paris : Éditions du Seuil.
- Ritter, Joachim. (1997). *Paysage : fonction de l'esthétique dans la société moderne* (Gérard Raulet, trad.). Paris : Éditions de l'Imprimeur.
- Solnit, Rebecca.(2002). *L'art de marcher* (Oristelle Bonis, trad.). Arles : Actes Sud.
- Sontag, Susan. (2008). *Sur la photographie* (Philippe Blanchard, trad.). Paris : C. Bourgois. (Publication originale en 1977)
- Thoreau, Henry David. (2014). *Marcher & Une promenade en hiver*. France : Le mot et le reste.
- Wells, Liz. (2011). *Land matters : landscape photography, culture and identity*. London ; New York : I.B. Tauris.
- Woolf, Virginia. (1984). *Journal d'un écrivain* (Germaine Beaumont, trad.). Paris : Bourgois. (Publication originale en 1953)
- Woolf, Virginia. (2009). *Correspondance* (Lionel Leforestier, trad.). Paris : Le Promeneur.
- Woolf, Virginia. (1992). *Une chambre à soi* (Clara Malraux, trad.). Paris : 10/18. (Publication originale en 1929)